France ILLUSTRATION

N° 127 — 6 MARS 1948 — 50 FRANCS

Illinois U Library
2

PRAGUE, 25 FÉVRIER. — LE PRÉSIDENT BENÈS ACCEPTE L'ULTIMATUM DE CLÉMENT GOTTWALD, COMMUNISTE

DANS CE NUMÉRO : LE SALON DES ARTS MÉNAGERS

CHEZ VOUS
UNE CRÉATION DE

Daum

MAÎTRE VERRIER

ÉCLAT PUBLICITÉ

PARIS RHÔNE

ASPIRONS CIREUSES

Le Département Appareils Ménagers de PARIS-RHONE remis en activité présente :
Son ASPIRON M.11 à grande puissance d'aspiration.
Sa CIREUSE BABY à brosse de Nylon.
Appareils antiparasités, de construction robuste, présentation élégante, utilisation simple et agréable, livrable dans des délais raisonnables et à des prix avantageux.

ASPIRON M. 11

CIREUSE BABY

CONCEPTION ET FABRICATION ENTIÈREMENT FRANÇAISES

SOCIÉTÉ DE PARIS ET DU RHÔNE

CONSTRUCTEUR DES ÉQUIPEMENTS ÉLECTRIQUES PARIS-RHONE POUR L'AUTOMOBILE

Siège Social et Usines : 83, Chemin de Saint-Priest, LYON (VII°)

PARIS : 202, Rue de Courcelles (XVII°)

Wallace

VISITEZ NOTRE STAND AUX ARTS MÉNAGERS - Stand C 13 - Grande Nef.

France ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
DIRECTEUR GÉNÉRAL

QUATRIÈME ANNÉE • NUMÉRO 127 • 6 MARS 1948

LANCEMENT D'UN PÉTROLIER A DUNKERQUE

Le grand pétrolier de 15.000 tonnes la Saône *a été lancé à Dunkerque le 26 février. Sabordé sur cale en 1945, ce bâtiment a été heureusement relevé et remis en état par les Ateliers et Chantiers de France. M. Christian Pineau, ministre des Travaux publics, et une foule nombreuse ont assisté à ce lancement, qui marque une nouvelle étape de notre reconstruction nationale.* Phot. *France-Illustration* (Henri Parnotte).

Le général Eisenhower quitte son poste de chef d'état-major général de l'armée américaine.

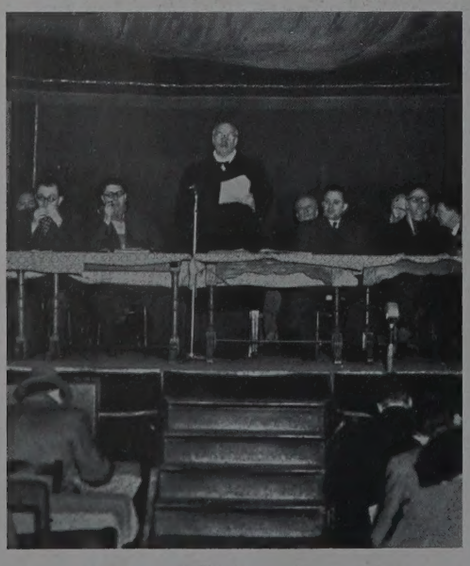
M. Romulo Gallegos, récemment élu président de la République du Venezuela, prend possession de ses nouvelles fonctions.

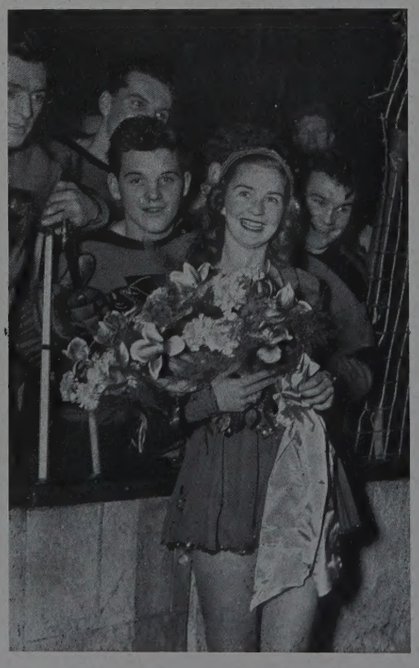
Le XX^e Congrès du parti communiste anglais a tenu ses assises à Londres, le 23 février.

FÉVRIER
4^e SEMAINE

La jeune Canadienne Barbara Ann Scott, championne olympique de patinage artistique, fait une exhibition à Paris, le 25 février.

Le Congrès wallon, réuni le 22 février, à Bruxelles, réclame une Constitution fédérale.





ÉVÉNEMENTS DU MONDE

L'expansion soviétique. — *La crise tchèque se termine par une victoire communiste. Le 25 février le président Benès accepte la formation du nouveau ministère Gottwald. L'épuration commence dès le 26 février. M. Zorine, vice-ministre des Affaires étrangères de l'U. R. S. S., qui était arrivé au début de la crise, quitte Prague le 27 février, sa mission terminée (voir page 227).*

Les gouvernements américain, anglais et français publient, le 26 février, une note condamnant les événements de Tchécoslovaquie.

Le maréchal Staline envoie, le 22 février, une lettre à M. Paasikivi, président de la République finlandaise, lui demandant la conclusion rapide d'un pacte d'assistance militaire entre la Finlande et l'U. R. S. S.

Les chefs communistes de Norvège, de Suède, de Finlande et du Danemark se réunissent secrètement à Oslo.

L'organisation de l'Europe occidentale. — *Le 23 février s'ouvre, à Londres, la conférence anglo-franco-américaine sur l'Allemagne. Les représentants du Benelux sont invités à y participer.*

Une conférence de parlementaires français et belges se réunit le 27 février, à Bruxelles, pour étudier les possibilités d'une union douanière et économique. M. Spaak, premier ministre de Belgique, réclame, le 28 février, une alliance militaire et une entente économique entre les pays d'Europe occidentale.

Les problèmes allemand et autrichien. — *Le gouvernement soviétique fait remettre aux gouvernements anglais, américain et français, dont les représentants délibèrent, à Londres, sur la question allemande, une note dans laquelle il approuve les conclusions de la Conférence polono-tchéco-yougoslave de Prague, des 17 et 18 février, et préconise de nouvelles consultations sur l'Allemagne entre les quatre puissances occupantes et les gouvernements des États intéressés.*

La Conférence russo-anglo-franco-américaine des suppléants pour l'Autriche se poursuit à Londres.

U. R. S. S. — *Le 30^e anniversaire de l'armée rouge est célébré, le 23 février, à Moscou. Le maréchal Boulganine, ministre des Forces armées, prononce un discours célébrant la victoire de l'armée rouge et attaquant « les fomentateurs de guerre anglo-américains et français ». Le centenaire du « Manifeste communiste » est célébré le 27 février.*

Italie. — *Le cardinal Schuester, archevêque de Milan, ordonne, à la suite du patriarche de Venise et de plusieurs évêques d'Italie du Sud, de refuser l'absolution aux communistes et à ceux qui leur accorderaient leurs suffrages.*

Palestine. — *Le siège des syndicats juifs est détruit par une explosion, le 22 février, à Jérusalem (voir page 238).*

Chine. — *Les troupes communistes poursuivent leur avance en Mandchourie et menacent Moukden.*

Japon. — *Le nouveau cabinet de coalition socialo-démocrate est formé, le 26 février, par M. Ashida.*

FRANCE. — *Aux élections cantonales partielles du 22 février, les communistes perdent au profit du R. P. F. le siège de Versailles-ouest.*

Le gouvernement promulgue, le 24 février, le décret fixant les dernières modalités de remboursement des billets de 5.000 francs. Le même jour, il recueille, par 291 voix contre 268, la confiance de l'Assemblée nationale, qui rejette une proposition de M. Petsche (apparenté paysan) demandant le remboursement immédiat et intégral des billets déposés (voir page 232).

M. Robert Lacoste, ministre de l'Industrie et du Commerce, attire l'attention, dans une conférence de presse faite le 24 février, sur les progrès de l'industrie française, qui, dans la plupart des branches, a atteint ou dépassé le niveau de 1938.

Cependant, des risques d'agitation sociale subsistent. Les délégués de la C. G. T. quittent, le 23 février, le Conseil national économique, leurs propositions ayant été repoussées. Le bureau confédéral de la C. G. T.-Force ouvrière, conduit par M. Léon Jouhaux, demande, le 28 février, à M. Robert Schuman, président du Conseil, d'obtenir rapidement des résultats substantiels dans le domaine de la baisse des prix et de l'amélioration du ravitaillement afin d'éviter de nouveaux troubles sociaux (v. p. 232).

LE COUP D'ÉTAT DE PRAGUE

La démocratie populaire vient de triompher en Tchécoslovaquie, après une crise de moins d'une semaine. C'est une victoire de plus à l'actif du parti communiste, après celles qu'il a remportées en Pologne, en Roumanie, en Hongrie, en Bulgarie et, bien avant, en Yougoslavie. Nous en rappelons les dates : le 26 octobre 1947, M. Mikolajczyk s'enfuit de Varsovie, le parti paysan qu'il dirigeait est dissous et l'opposition disparaît, le parti communiste est maître de la Pologne. Après avoir, le 6 novembre dernier, écarté du pouvoir les libéraux dissidents qui restaient encore un obstacle à la mainmise totale sur le gouvernement, le ministère Groza, à la suite de l'incident que l'on connaît, contraint le roi Michel à abdiquer et, le 30 décembre, la République populaire de Roumanie est proclamée. En Bulgarie, le chef du parti agrarien est condamné, comme Maniu, pour avoir comploté contre la sécurité de l'Etat ; le 24 septembre 1947, son parti est mis hors la loi, mais la fusion entre communistes et socialistes ne se fera qu'au début de février 1948, en même temps que seront créés les comités populaires chargés de l'administration aux différents échelons, ce qui est, à proprement parler, le régime soviétique. On sait qu'en Hongrie, où les petits propriétaires avaient, aux élections de 1945, obtenu 245 sièges sur 320, les communistes ont si bien manœuvré qu'aux élections du 31 août dernier ils ont remporté une victoire qui leur a permis de liquider l'opposition : le chef des indépendants, M. Pfeiffer, s'enfuit de Budapest le 4 novembre et M. Charles Peyer, leader des socialistes indépendants, est condamné par contumace le 8 février dernier. La résistance des organisations catholiques est brisée par des poursuites judiciaires, sous le prétexte — toujours le même — de complot avec les puissances étrangères.

Ainsi donc, à ces succès vient s'en ajouter un autre, mais qui prend une proportion plus grande. Tous les Etats orientaux que nous venons d'énumérer, et auxquels il faut ajouter la Yougoslavie, n'ont pas été des Etats où la liberté ait été effectivement connue et où des institutions démocratiques aient normalement fonctionné. Les constitutions libérales qu'ils se sont données à la fin de la guerre de 1914 ont eu une bien courte durée. Successivement, le maréchal Pilsudski en Pologne, le roi Alexandre en Yougoslavie, le roi Carol en Roumanie, le roi Boris en Bulgarie y mettaient un terme, tandis qu'en Hongrie, comme en Autriche, une dictature s'établissait après des déchirements intérieurs tragiques. L'absence d'expérience politique des populations explique donc à nos yeux la facilité avec laquelle on peut en changer les formes de gouvernement et aussi combien les influences extérieures y sont puissantes.

LA DÉMOCRATIE TCHÉCOSLOVAQUE

Mais nous pensions que la Tchécoslovaquie, et avec juste raison, était au milieu de tous ces peuples plus qu'une nation pétrie par l'histoire, mais aussi une société semblable à la nôtre. Pendant l'entre-deux-guerres, elle nous avait montré qu'elle était capable de faire fonctionner normalement des institutions nouvelles et d'en respecter les règles malgré de nombreuses difficultés. Il n'est pas étonnant qu'après 1945 nous ayons pensé que la Tchécoslovaquie resterait ce qu'elle avait été, et c'est de cette idée assez sentimentale qu'est née une sorte de doctrine diplomatique : celle du pont nécessaire entre l'Est et l'Ouest. On estimait que les Soviétiques, pour des raisons qui, malgré tout, restent assez obscures, n'avaient aucun intérêt à supprimer une zone de contact entre les systèmes.

C'est pour ces raisons, et aussi parce que notre sensibilité à l'égard de la Bohême est très vive depuis bien avant Munich, que la crise et son dénouement ont provoqué en France une grande émotion. M. Benès, dit-on chez nous, a préféré faire des concessions plutôt que de déclencher une guerre civile, comme, il y a dix ans, les démocraties tentaient par la même politique d'éviter la guerre. Et tandis que notre opinion s'inquiète, notre diplomatie, suivant la formule, « suit avec la plus grande attention les événements qui se déroulent dans la capitale tchécoslovaque ». Quelle sera la portée de la révolution à laquelle nous venons d'assister ? Il est difficile de répondre, mais le problème est posé. Essayons d'en retrouver les données.

LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE KOSICE

Lorsque la Tchécoslovaquie a été libérée par l'Armée rouge, le gouvernement provisoire formé à Kosice par le président Benès se présentait comme l'allié de la puissance amie qui lui permettait, par la victoire, de rétablir la souveraineté de son pays. Cette alliance était faite de reconnaissance, d'admiration, d'une communauté de souvenirs facilement admise, l'union slave, et elle était aussi une nécessité contre le germanisme : il ne faut pas oublier que Munich a laissé des traces profondes dans l'opinion des Tchèques et des Slovaques. Le gouvernement provisoire, pendant un an, de mai 1945 à mai 1946, a mené à bien une œuvre considérable, dont la plus importante a été certainement de faire l'unité de la Tchécoslovaquie par la disparition des minorités allemandes et hongroises qui vivaient sur son territoire. La Russie a apporté à son alliée tout son appui en lui accordant une indépendance totale : l'occupation de la Tchécoslovaquie a été très limitée et, une fois l'accord signé par lequel la Ruthénie subcarpathique était intégrée aux territoires soviétiques, elle prit fin. La collaboration des communistes de M. Gottwald, des socialistes de M. Fierlinger sous la haute autorité du président Benès, représentant des plus authentiques de la démocratie, était heureuse. Il en était de même dans d'autres pays à ce même moment.

Le premier ministre Klément Gottwald, ayant à sa droite Josef Krosnar, maire de Prague, et à sa gauche Vadar Nosek, ministre de l'Intérieur, salue la foule de ses partisans à son arrivée au palais Kinsky.

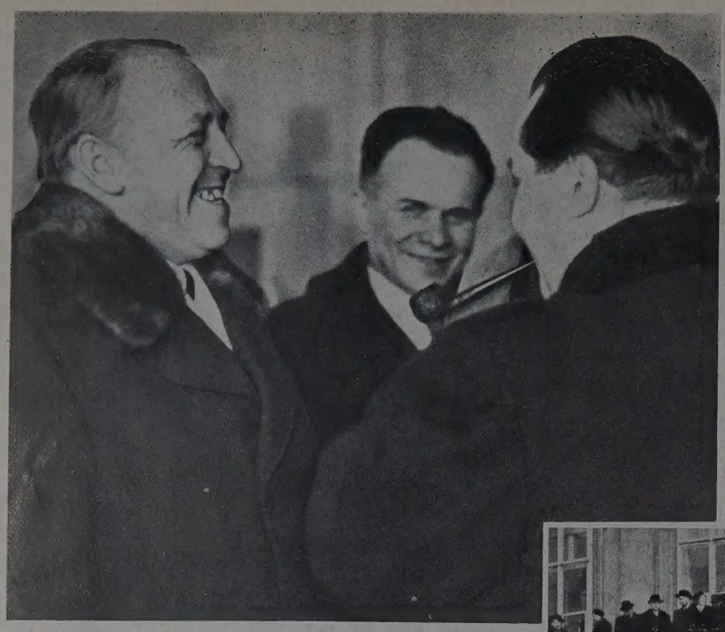
LA COLLABORATION DU FRONT NATIONAL SERT LE PARTI COMMUNISTE

Les élections de mai 1946 ont permis au parti communiste de remporter un succès ; avec 114 députés élus, il formait le groupe parlementaire le plus nombreux, et ce succès lui faisait revendiquer la direction gouvernementale, ce qui lui fut accordé. M. Klément Gottwald constituait un ministère de front national dans lequel tous les partis étaient représentés, suivant la règle de la représentation proportionnelle. L'assemblée élue était prisonnière de cette situation de fait, et son rôle se réduisait à approuver les initiatives du ministère, d'une part, à préparer le texte de la Constitution, de l'autre. Ce régime donnait donc une primauté au gouvernement et, dans le gouvernement, aux ministères qui tiennent les « leviers de commande », c'est-à-dire l'Intérieur et la Police, l'Information, l'Economie. Or, les

communistes en assumaient la direction, avec la présidence du Conseil. La loi du 25 octobre 1946 sur l'organisation économique de la Tchécoslovaquie donnait au parti communiste la haute main sur les nationalisations et sur les réformes agraires.

L'application du plan que la loi établissait s'est poursuivie, avec l'adhésion des ouvriers, puis des paysans, par la création de comités de toutes sortes, en marge de l'administration régulière. C'est de là qu'est parti un mouvement dont la crise nous a révélé à la fois l'existence et la puissance.

L'accord entre les partis n'a cessé d'exister jusqu'à la crise du mois d'août dernier ; pendant plus d'une année, sous le couvert du Front national, les communistes ont fait leur politique sans rencontrer aucun obstacle. Pendant cette période, la Russie n'intervenait à Prague que par ses manifestations artistiques : orchestres riches et ballets somptueux comme savent en organiser les Slaves. Les diplomates tiraient de cette situation toutes sortes de conséquences, et particulièrement cette doctrine, qui est partie de Prague, de la « coexistence des systèmes ».



M. Zorine, ministre adjoint des Affaires étrangères de l'U. R. S. S. et ambassadeur en Tchécoslovaquie, venant de Moscou, est arrivé à Prague, le 20 février.

M. Clément Gottwald, premier ministre et chef du parti communiste, harangue ses partisans du balcon du palais Kinsky.

LE CHOIX IMPOSSIBLE

Lorsque le plan Marshall a été lancé, la Tchécoslovaquie a pensé tout naturellement qu'elle en tirerait un grand bénéfice. Mais, après le refus russe du 2 juillet, le drame, d'un seul coup, allait commencer. Il fallait choisir ; mais les partis, prisonniers du Front national, ne pouvaient imposer leur volonté qu'en rompant ce gouvernement. L'impuissance de l'opposition n'a cessé de s'étaler, toutes ses tentatives ont été des échecs et chacune d'entre elles aboutissait à renforcer la position des communistes. En septembre 1947, les socialistes s'opposent violemment à l'impôt sur les patrimoines proposé par les communistes. La rupture est évitée par les socialistes, qui, s'ils obtiennent le retrait du projet, perdent une partie de leurs troupes : l'élément extrémiste à tendance fusionniste.

Presque au même moment éclate la révélation du complot slovaque, que le ministère de l'Information exploite admirablement et qui aboutit à une crise à Bratislava, dont ce sont encore les communistes qui tirent parti : si le nombre de leurs commissaires en Slovaquie reste constant, les partis, disloqués, n'ont, pour chacun d'entre eux, qu'un nombre inférieur.

C'est ainsi que social-démocrates, populistes, socialistes nationaux ont enfin décidé de rompre avec les communistes et d'ouvrir une crise ministérielle par la démission qu'ils donnaient. On sait comment cette crise s'est dénouée.

LE PARTI COMMUNISTE A PRIS LE POUVOIR SANS COUP FÉRIR

Limitons, en conclusion, nos considérations, dont on peut tirer une leçon. Comparons la force du parti révolutionnaire de 1948 à celle des révolutionnaires de 1848 et constatons les progrès accomplis. Il y a une technique, désormais bien au point, pour la prise du pouvoir et notons que, en face, il n'y en a aucune, tout au moins dans les pays orientaux soumis au régime de la démocratie populaire.

La leçon est la suivante : le parti communiste est incontestablement très puissant ; il continue une action décidée et préparée avec habileté et en utilisant tous les moyens. Sa supériorité sur les partis démocratiques vient de se révéler une fois de plus : ce sont ces partis qui, par leur faiblesse, ont, en fin de compte, la responsabilité des récents événements d'Europe orientale. Cette responsabilité, ils la portent aussi dans d'autres pays.

ROGER CÉRÉ.

Photographies A. P. et I. N. P.

Le congrès des syndicats a entendu des déclarations de Clément Gottwald et de Zaptocky, leader du mouvement syndical.

Après l'acceptation de la liste des ministres par le président Benès, les partisans de M. Gottwald manifestent leur joie à travers les rues de la capitale tchécoslovaque.

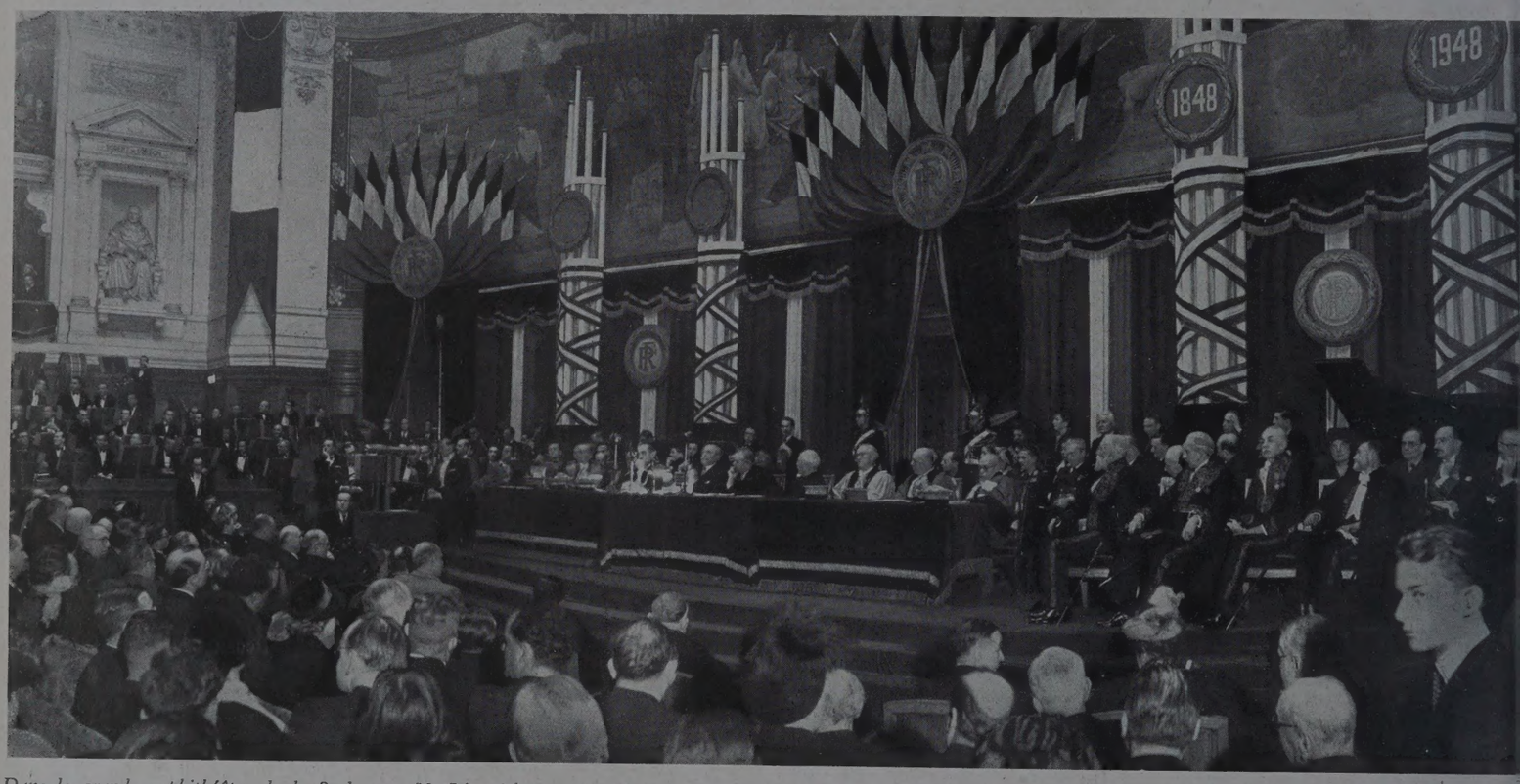
M. Edouard Depreux remet à M. Vincent Auriol le livre du centenaire.

L'ANNIVERSAIRE DE L

DANS cette salle imposante et saturée de gloire qui s'appelle le grand amphithéâtre de la Sorbonne a été célébré le 24 février, de 21 heures à minuit, le centenaire de la révolution de 1848, devant un immense public, trop nombreux, à vrai dire, pour que des places pussent être accordées aux derniers arrivants. Le président de la République, le président du Conseil et celui de la Chambre, plusieurs membres du corps diplomatique et de nombreux dignitaires de l'Université assistaient à cette solennité républicaine.

D'un érudit, d'un profond connaisseur de notre histoire sociologique comme M. Léon Blum, on devait attendre, à propos de la révolution de 1848, la plus instructive des dissertations. Et, certes, notre espérance n'a point été déçue bien que l'orateur, parlant assis et les yeux souvent tournés vers son manuscrit, nous ait laissé le regret de ces époques où nous le voyions, debout, sans notes, donner cours à la plus belle inspiration oratoire. Mais disons-nous bien que, dans les manifestations de l'esprit humain, ce qui compte avant tout, c'est la pensée. Or, la pensée de M. Léon Blum, lumineuse, est restée ce qu'elle était toujours.

Disons donc que l'éminent conférencier a trouvé des raisonnements fort ingénieux, des idées générales très convaincantes pour nous faire



Dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, M. Léon Blum a tiré les leçons de la révolution de 1848, au cours d'une cérémonie officielle présidée par M. Vincent Auri

M. Léon Blum s'entretient avec MM. Herriot et Monnerville.

comprendre le caractère de la révolution de 1848, les raisons de son échec et pour nous montrer quels ont été ses retentissements lointains.

« Les historiens, dit M. Léon Blum, ont parfois traité les hommes de 1848 avec condescendance. On a écrit qu'ils avaient naïvement tenté l'impossible. En réalité, la mutation sociale était peut-être alors prématurée, car on ne voit rien qui ressemble, à ce moment-là, à l'organisation d'une véritable révolution économique et sociale. »

Léon Blum estime que les hommes de 1848 ont parfois cédé à d'excessifs scrupules, qu'ils ont eu peur de déplaire, peur d'être pris pour les continuateurs de la grande Révolution de 1789 dans ce qu'elle avait de terrible, et qu'ils ont ainsi perdu d'inappréciables occasions de réussir à consolider leur régime. Ils ont, dit-il, « eu peur de faire peur ». Et ainsi, ils ont « créé la peur ».

Dans toutes les études, dans tous les discours consacrés, de notre temps, aux événements de 1848, je remarque qu'on recherche, presque exclusivement des antécédents à notre situation sociale actuelle. Personne ne parle du piteux protagoniste du drame de 1848 : Louis-Philippe lui-même. Je demande la permission de ramener ici, impartialement, objectivement, ce sujet dans les cadres de l'histoire de France. Assurément, les conditions dans lesquelles végétait le prolétariat français avant 1848 étaient monstrueuses, inhumaines, révoltantes, et devraient être, héréditairement, un sujet d'éternel remords pour une bourgeoisie qui se dit chrétienne. Et, cependant, en février 1848, est-ce bien à l'insurrection populaire qu'a été due la chute de Louis-Philippe ? Nous

RÉVOLUTION DE 1848

par LUDOVIC NAUDEAU

lisons, dans l'histoire, que ce roi espéra fermement vaincre les émeutiers tant qu'il crut pouvoir compter sur la garde nationale (entièrement composée de bourgeois). Cette garde s'était montrée impitoyable envers les « rouges », lors du massacre de la rue Transnonain. Mais, quand, descendu dans la cour du Louvre pour passer en revue ceux qu'il croyait être ses zélés défenseurs, il entendit les gardes nationaux crier : « Vive la réforme » et l'accueillir par des vociférations hostiles, le roi s'affola ; il ne songea plus qu'au départ, en dépit des objurgations de la reine, beaucoup plus énergique qu'il ne l'était. Il s'enfuit donc...

Or, d'où provenait cette désaffection de la garde nationale ? Elle provenait de cette particularité que Louis-Philippe s'était depuis longtemps rendu impopulaire. Pourquoi cela ? Parce qu'il s'était montré profondément pacifiste, systématiquement opposé à toute idée belliqueuse, tandis que la masse de notre nation, irréfléchie, imprévoyante, légère, présomptueuse comme toujours, concevait les rêves les plus dangereux. La France se croyait irrésistible comme avant Waterloo. Elle voulait intervenir partout en Europe ; elle désirait arranger les affaires des Polonais, des Grecs, des Italiens, des Irlandais, des Allemands et, surtout, effacer les traités de 1815, reprendre pied en Belgique et sur la rive gauche du Rhin. Louis-Philippe avait combattu bravement à Valmy, à Jemmapes, à Nerwinden. Il connaissait l'Europe et redoutait, avant tout, de laisser se nouer une nouvelle coalition contre la France, qui, en réalité, était exsangue. On l'accusait couramment d'être un poltron et d'humilier la nation. Aujourd'hui, nous sommes chargés d'exprimer le verdict de l'histoire impartiale ; nous qui avons pu étudier les dossiers centenaires, nous nous rendons bien compte que Louis-Philippe avait raison d'éviter la guerre. Des mères françaises d'aujourd'hui admettront que le souvenir de son pacifisme ne saurait lui être imputé comme un crime. Par exemple, quand, en mars 1840, notre protégé Méhémet Ali, vice-roi d'Egypte, parut sur le point de ruiner la puissance turque, ses progrès portèrent ombrage aux Anglais, au tsar, à l'empereur d'Autriche et au roi de Prusse qui, tous, se liguèrent contre lui, c'est-à-dire, en réalité, contre nous. Quatre contre un ! L'indignation, en France, fut à son comble, et nos pères s'attendirent joyeusement à la guerre, une guerre à la suite de laquelle

Les manifestants qui troublèrent la réunion ont été expulsés par la police.

ils allaient facilement, croyaient-ils, déchirer les traités de 1815. Des préparatifs militaires furent commencés ; Thiers fit alors élever les fortifications de Paris. Mais, quand ce ministre proposa au roi la mobilisation de 500.000 hommes, Louis-Philippe refusa et, probablement, par sa prudence, nous évita un désastre, un 1870 anticipé. Dans presque toutes les circonstances où les Français d'avant 1848 virent en lui un poltron, ceux de 1948, jugeant rétrospectivement, reconnaissent un sage. L'énumération de ces circonstances prendrait ici trop de place. Notre grand Lamartine reprocha à Louis-Philippe, tant que celui-ci régna, sa pusillanimité. Mais, parvenu aux Affaires étrangères, le poète adopta cette même attitude qu'il avait blâmée de la part du roi.

Louis-Philippe fut beaucoup moins clairvoyant en ce qui concernait les affaires intérieures du pays, s'obstinant à maintenir ce régime censitaire grâce auquel le *pays légal* était représenté par 190.000 électeurs, c'est-à-dire par une aristocratie de l'argent. Or, nombre de gardes nationaux, assez riches pour faire partie de leur milice bourgeoise, ne l'étaient cependant pas assez pour devenir des électeurs, et leur dépit fut pour eux une cause de désaffection. Beaucoup d'hommes instruits (les *capacités*) s'irritaient aussi d'être tenus à l'écart des affaires publiques. C'est, on le sait, sur la question du droit de suffrage que la monarchie de Juillet, après dix-huit ans, allait tomber. La France de 1848 ne voulait plus du régime censitaire. Mais il ne faut pas oublier que les Constituants de 1790 avaient divisé les Français en citoyens actifs, ceux qui votaient, et en citoyens passifs, indignes de voter à cause

A Lyon, M. Edouard Herriot assiste à la plantation d'un arbre de la Liberté.

de leur condition. Robespierre lui-même avait refusé le droit de suffrage aux « domestiques », de manière à écarter surtout les salariés agricoles. Or, la France était en majorité paysanne. Certains libéraux disaient : on ne vote selon des principes que si l'on est indépendant. Et d'où vient l'indépendance, sinon de la fortune ? Ce préjugé, survivance du temps de la Révolution, dont Louis-Philippe avait hérité, allait lui être funeste. Louis-Philippe commit la faute, voulant être pacifiste, de ne pas comprendre que cette politique aurait eu toutes les chances d'être soutenue par la France rurale, toujours exposée à se trouver appelée sous les armes et n'y tenant guère, cette France rurale qui n'avait rien de commun avec la bourgeoisie, les députés et les journaux, alors les seuls représentants de ce qu'on appelait l'opinion publique. Disons encore que ce régime de parlementarisme censitaire avait abouti à une effroyable corruption, à des concussions, à des prévarications, à des crimes scandaleux, dont la honte avait rejailli sur le régime. Il y a toutefois encore un souvenir très honorable à accorder à la mémoire de Louis-Philippe : ce roi organisa dans les communes l'instruction primaire et fit accorder aux instituteurs un salaire régulier.

La République de 1848 s'était hâtée d'instituer le suffrage universel. On fit des élections : sur 800 députés, les républicains avancés furent moins de 100. Le reste était composé de modérés surtout et de monarchistes plus ou moins déclarés !...

Et maintenant, si nous voulons nous demander encore ce que c'était dans son ensemble que la France, la vraie France de 1848, reportons-nous à l'élection présidentielle du 10 décembre 1848. La France n'accorde que 8.000 suffrages à l'illustre Lamartine, 370.000 et 36.000 à Ledru-Rollin et à Raspail (cependant deux chefs de la « démocratie »), 1.448.000 au général Cavaignac, le vainqueur de Juin, et 5 millions et demi à un aventurier, simplement parce qu'il portait le nom de Napoléon ! Et, le 21 novembre 1852, un plébiscite approuve par 7.880.000 votes contre 250.000 la création de l'empire autoritaire ! Désormais, Sedan est à l'horizon de nos destinées. Mais où est la « démocratie » dans tout cela ? Tels furent les aboutissements immédiats de ce suffrage universel que la République de 1848 avait été si fière d'instituer.

La belle réunion dont nous venons de parler n'a été troublée un instant que par les vociférations de quelques faibles d'esprit désireux de transporter dans notre vieille civilisation les mœurs des pays barbares.

Photographies *France-Illustration*, N. Y. Times et Globe.

Le parti communiste a célébré l'anniversaire de 1848 à la Mutualité.

PROCHAINES ÉCHÉANCES FRANÇAISES

Comment démêler, dans le fil des événements, l'influence de la politique étrangère et celle de la politique intérieure ? Les électeurs d'un des cantons de Versailles, en choisissant un conseiller général le 22 février, ont pu penser à la personnalité du président du R. P. F. ou à la politique du parti communiste; mais ils ont aussi, et surtout, mesuré l'antagonisme de deux civilisations appuyées sur deux empires et ils ont choisi entre elles selon leur cœur.

Que dire alors des milieux parlementaires ? Les incertitudes de la vie gouvernementale, les aléas de la politique économique, tant d'autres problèmes français restés sans solution ont moins compté que les événements de Tchécoslovaquie.

Il n'empêche que la France a ses échéances propres. M. René Mayer a administré à un organisme économique ravagé par le mal monétaire une série de remèdes de cheval. « Prélèvement exceptionnel », dévaluation, liberté de l'or, marché libre des changes, démonétisation des billets de 5.000 francs : les mesures se sont succédé, également draconiennes, sans que l'on perçût pourtant, dans l'ordre d'application ou dans l'inspiration, un lien logique très sûr.

CONSÉQUENCES MALHEUREUSES

Les premières conséquences n'ont pas été heureuses. Sur le mouvement général des affaires, la pénurie de moyens monétaires a eu l'effet paralysant que l'on pouvait prévoir. La défiance à l'égard du billet de banque a aggravé la hausse des prix. Ainsi la machine économique a été atteinte à la fois par le haut, du côté des commerçants, des industriels et des agriculteurs, et par le bas, du côté des consommateurs.

L'incidence la plus spectaculaire est évidemment la seconde : les prix

M. René Mayer arrive au Conseil des ministres où seront discutées les différentes modalités de la nouvelle expérience de baisse.

ont battu leurs propres records. Hausses sur la plupart des produits industriels à la suite des augmentations de salaires, hausses sur les produits alimentaires dues à la pénurie saisonnière et à la rétention des ventes : le beau terrain pour la spéculation ! Le magnifique prétexte pour les revendications !

Par chance, le débat n'a pas mal tourné qui s'est institué au Conseil économique sur le problème des salaires et des prix. Une majorité s'est dégagée pour recommander une expérience de baisse. La C. G. T. a dû s'incliner sur le principe : ses adhérents savent ce que représentent les illusoires augmentations de leur pouvoir nominal d'achat. Elle a seulement préconisé un renouvellement de l'expérience Blum, c'est-à-dire une baisse par la voie autoritaire des décrets. Surtout, elle a cherché à lier les mains de tous les organismes professionnels en faisant admettre que, à défaut d'une baisse moyenne de 10 % dans le coût de la vie avant le 15 mars, les majorations de salaires seraient automatiques. Mais ces solutions tendancieuses ont été écartées. La majorité du Conseil économique a transmis au gouvernement une recommandation fort sage : obtenir avant le 31 mars, et par les moyens classiques, une baisse moyenne de 10 % sur l'ensemble des prix.

INACTION DU GOUVERNEMENT

N'était-ce pas là, pour le cabinet Schuman et M. René Mayer, en particulier, une chance inespérée ? Le pire — un mouvement revendicatif ôtant jusqu'à l'espérance d'une stabilisation — était évité. Les armes pour lutter contre les spéculateurs venaient d'être mises au point et votées par le parlement. Une manière de « pleins pouvoirs » étaient confiés au ministre des Affaires économiques, qui, par simple arrêté ministériel, à l'heure et pour le produit de son choix, avait le droit de faire déclarer les stocks.

On n'est que plus frappé de la lenteur à agir et de l'extrême discrétion du gouvernement. Seul, M. Coudé du Foresto, sous-secrétaire d'Etat chargé du ravitaillement, s'est attaché à une besogne ingrate entre toutes, et on l'a vu contrôlant sur les marchés les ventes-témoins de viande et l'application des contrats aliment-bétail. M. René Mayer restait soudain silencieux. Il a fallu une démarche comminatoire de M. Jouhaux pour que parussent les premiers décrets sur la baisse. Encore n'étaient-ils accompagnés d'aucune publicité susceptible de créer un courant d'opinion.

En même temps, une autre difficulté apparaissait, moins spectaculaire, mais non moins épineuse : les impôts rentraient mal. L'arriéré de 1947 est déjà lourd et certaines créances du fisc sont même antérieures. Les échéances de 1948 s'avèrent plus difficiles : les contribuables ne se hâtent ni pour souscrire à l'emprunt, qui dispense du prélèvement exceptionnel, ni pour payer le tiers provisionnel pour l'impôt général sur le revenu. Le crédit de l'Etat sur les citoyens est en passe d'atteindre quelque 350 milliards : preuve évidente du marasme des affaires, mais témoignage aussi d'un affaissement de l'autorité.

Le mois de mars est donc marqué par deux lourdes échéances : la courbe des prix cessera-t-elle d'être ascendante ? Le fisc récupérera-t-il ses créances ? Une réponse affirmative à chacune de ces questions sauverait l'expérience Mayer. Une réponse négative marquera son échec et entraînera la chute du ministre des Finances.

Sans doute redoute-t-on déjà cette réponse négative. Car, dans les milieux politiques, il n'est bruit, malgré la discrétion des uns et les dénégations des autres, que de remaniement ministériel. Des conversations ont eu lieu. Elles n'ont, semble-t-il, permis rien d'autre que de mesurer les difficultés du problème. Ajouter quelques ministres d'Etat, comme le demande M. Léon Blum, n'ajouterait pas une unité à une majorité ramenée à 291 voix lors du dernier vote de confiance. L'élargissement de cette majorité est limité, d'un côté, par l'intransigeance communiste et, de l'autre, par les positions prises par l'intergroupe pour une vraie démocratie favorable au R. P. F. De là, les négociations, ou, plus exactement, les sondages tentés sur la droite auprès de personnalités qui ne sont pas engagées avec le R. P. F. Les résultats ont été, jusqu'à présent, négatifs. Le M. R. P. a même condamné l'idée du remaniement.

Nul doute, pourtant, qu'avec les échéances économiques et financières coïncideront des échéances politiques. Et, là encore, on dépassera de peu de semaines, et même de peu de jours, le mois de mars.

Des signes d'espérance apparaissent à l'horizon. M. Robert Lacoste a donné, sur la production industrielle, des chiffres qui laissent entrevoir des perspectives favorables. Un emprunt, techniquement bien préparé, pour la reconstruction des ports de Nantes, Le Havre, Boulogne et Dunkerque a été couvert en vingt-quatre heures.

Lesquelles, des raisons de craindre ou des raisons de croire, l'emporteront lors des prochaines échéances françaises ?

Photographies A. G. I. P. et A. P.

Roger-A. Priouret.

Le bureau de C. G. T. Force Ouvrière vient inviter M. Schuman à appliquer les « recommandations » du Conseil économique.

Une jeune mère ouolofe portant le traditionnel costume richement décoré des jours de fête.

A TRAVERS L'AFRIQUE D'AUJOURD'HUI

LE GAMOU DES MOURIDES (*)

par notre envoyé spécial MAURICE GENEVOIX, de l'Académie française

Ils sont là, deux au moins, parmi des dignitaires chamarrés, des évolués tête nue, en veston. D'abord, venant vers nous, le frère du grand Sérigne, Bassirou M'Backé. Il est d'une beauté insigne, d'une noblesse de visage et d'attitude qui imposent. Cinquante ans passés, me dit-on ; mais à peine en paraît-il quarante. Très grand, drapé dans un long boubou blanc, un turban blanc roulé autour du crâne, son fin visage encadré d'une barbe drue, sans un poil gris, il nous sourit, la main tendue. On ne peut pas rester insensible à la majesté simple, au charme qui émanent de cet homme, de son regard profond et doux, de son sourire, de sa voix. La stature, le port de tête, la démarche sont inoubliables. Il semble, à voir son cou plein, flexible et droit, son front sans ride, ses dents éclatantes, que les années soient sur lui sans prise. Entre mes compagnons français et lui, je n'ai pas senti un instant même l'ombre d'une défiance ou seulement d'une réserve attentive ; rien d'autre que l'aisance libre et la confiance de l'amitié. Son loyalisme à notre égard est sûr, et l'épreuve l'a confirmé. Différent en cela de tels nationaux habiles qui, dans les jours de juin 1940, télégraphièrent simultanément au général de Gaulle et au maréchal Pétain, il a tout de suite et franchement opté, il s'est rallié à la France libre. Les Mourides le vénèrent. Satisfait, semble-t-il, de sa situation un peu en marge, frère du grand Sérigne actuel et oncle du grand Sérigne présomptif, n'ambitionnant pas pour lui-même la primauté, sa présence à Touba est pour nous une garantie précieuse de sagesse et de stabilité.

L'autre marabout qui est là, dans ce petit hangar bourré de dignitaires, de moqaddems, de fonctionnaires en uniforme, c'est le fils de Mohammed Mostafa, c'est Chir M'Backé, c'est Cheikhou. Une trentaine d'années, la face pleine, entièrement glabre, de gros yeux à fleur de tête, les traits figés dans une immobilité d'idole. Corpulent, lourd de chair et de muscles, le boubou de soie blanche qu'il porte a la raideur mordorée d'une dalmatique. Il s'est levé pour nous accueillir, de haute taille lui aussi, mais rendu plus massif encore par la lourdeur du somptueux tissu et le hiératisme de son attitude. Les poignées de main échangées, il me montre une chaise près de lui, s'assied dans un craquement de soie, immobile, monumental, les mains à plat sur ses genoux, ses gros yeux sombres fixés sur la foule des Mourides, un chèche rouge, posé droit, couronnant sa puissante tête ronde.

Une rumeur houleuse vient battre le seuil du hangar, éveille parfois des échos caverneux dans le micro dressé à nous toucher, contre une petite table de bois blanc. A perte de vue, derrière le mince barrage des gardes de cercle alignés, c'est le même grouillement de têtes noires, de turbans, de bonnets tricotés, de casques de paille multicolores, de crânes nus sous le soleil à pic. Mes compagnons s'enquièrent de Falilou, le grand Sérigne. « Il est dans son carré, fatigué par trois jours de cris, de bousculades adoratrices. Il redoute d'affronter de nouveau la ferveur étouffante des fidèles. » Fatigué, on le conçoit. Mais l'appréhension qui le retient derrière les palissades de son carré n'est pas seulement, peut-être, celle qu'il avoue. Nous aurons avant peu l'occasion de nous en rendre compte.

Car il viendra, sous une escorte de gardes. Nous l'entendrons venir de loin, nous suivrons son approche à la flambée des cris. Le voici, émergeant de la presse sous les vociférations, dans une frénésie d'émeute. Essoufflé, oppressé,

(*) Voir *France-Illustration* des 21 et 28 février 1948.

A Diourbel, autour de ce fromager fétiche, on peut voir des plumes de coqs sacrifiés...

soulagé. Il porte une djellaba rayée, à capuchon, comme on en voit aux bourgeois de Fès. Le poil rare et blanchissant, la face maigre, les dents déchaussées, presque grêle au côté de son frère et de son énorme neveu, ce sexagénaire est un vieillard, un homme inquiet. A l'instabilité des yeux derrière les carreaux des bésicles, à la nervosité des gestes, on a le sentiment qu'il vit dans l'insécurité.

Il est resté debout à un pas du microphone. Il déploie un papier et il lit, d'une voix sans étoffe, mais avec une assurance sèche, martelée, une homélie qu'il traduit à mesure de l'arabe littéraire en ouolof. A son côté, souriant et gigantesque, Ely Manel Fal s'est levé. Penché sur le micro, dont sa poigne sombre étreint la tige nickelée, il répète les phrases une à une, stentor à la voix inépuisable.

Cheikhou est resté immobile. Mais ses gros yeux, parfois, laissent couler un lent regard auquel on sent que rien n'échappe. A-t-il seulement fait un signe ? A peine le Sérigne Falilou a-t-il lancé son dernier mot, alors que sur la foule la voix d'Ely Manel vibre encore, qu'un de ses lieutenants s'est dressé. Il s'est jeté vers le micro. Il parle. Il parle pour Cheikhou. Mais lui, le fils du Sérigne vénéré, le petit-fils d'Amadou Bamba, il reste assis, impénétrable, dans son immobilité d'idole.

Nous sommes retournés vers la foule, sur les pas des marabouts. D'abord vers le carré de Falilou. Les litanies, les psalmodies montaient toujours des épaisseurs humaines, les tam-tams battaient au travers comme un pouls trop gonflé de sang. Le Sérigne se hâtait sous les cris, sous un hérissement de bras sombres, de mains crispées tendues vers lui. Nous le laissâmes dans la paix ombreuse de sa demeure, tout au fond du spacieux carré où s'affairaient seulement, le long des hautes palissades, quelques fidèles de sa « maison ».

Il voulut bien, comme nous le quittions, m'offrir le texte du sermon qu'il avait prononcé devant nous, calligraphié de sa propre main. J'en tenais encore les feuillets déployés au moment où nous sortions du carré. Mes compagnons, les gardes noirs durent se jeter en avant, le temps pour moi de les replier, de les enfouir au fond d'une poche. Quelques Mourides, dans la cohue des assiégeants, avaient vu le précieux manuscrit. Je garde encore dans les oreilles l'espèce de rugissement qui leur jaillit des lèvres à cette vue. Si je l'avais lâché, je crois qu'ils se seraient entretués pour sa conquête.

Mais ni l'épaisseur de la foule autour du carré du grand Sérigne ni sa pieuse exaltation, si impressionnantes qu'elles fussent, ne nous laissaient à supposer ce que nous allions voir, avant de quitter Touba, dans le domaine de Cheikhou. Il nous y conduisit lui-même, à pied, sans escorte de gardes armés. Son geste était sûrement délibéré. Il allait le premier, dans un éclaboussement de rayons qui jouaient et ricochaient sur la blancheur glacée de sa robe. Les Mourides, de toute part, accouraient en nuées serrées, comme les alouettes volent au miroir. Mais la ruée, d'elle-même, s'arrêtait à quelques pas, les vociférations s'apaisaient. Et Cheikhou allait son chemin dans un espace mystérieusement vide, gigantesque ostensoir humain qu'isolaient dans sa majesté la vénération et la crainte.

Ainsi atteignit-il un pavillon à claire-voie, au parquet surhaussé que chargeait un entassement d'adorateurs. Ils lui firent place, bousculant sous ses pas les lambins, les maladroits qui s'empêtraient dans l'amoncellement des corps. Il gagna le centre de l'édifice, marqué par une étroite estrade. Aucune fatigue n'altérait ses traits. A l'instant où nous prenions congé de lui, une lueur avait passé dans ses gros yeux impénétrables. C'était plus clair que toutes paroles : « Voilà ce que je suis... Le maître des Mourides, c'est moi. »

Comme nous revenions vers M'Backé, l'esprit tout étourdi par ce que je venais de voir et d'entendre, je laissais les images innombrables poursuivre en moi librement leur ronde. Des visions surgissaient, qui dans l'instant ne m'avaient point frappé, mais qui soudain prenaient une intensité singulière, presque baroque : ainsi les pavillons des haut-parleurs fixés au mur de la mosquée ; de gros diffuseurs opalins suspendus à profusion dans le carré de Cheikhou, et même, si j'avais bien vu à travers la bousculade, tandis qu'il gravissait les marches de son estrade en plein vent, deux machines à écrire sur une table.

Je m'informai. J'avais bien vu. Ce modernisme, ces flots de lumières nocturnes, ces machines américaines sont autant de moyens au service de sa politique. Il en a d'autres, plus secrets, et sans doute plus inquiétants. Mais il ne néglige rien pour frapper les imaginations, pour accroître encore, s'il se peut, l'admiration aveugle des fidèles, polariser à son profit leur anthropolâtrie fanatique.

Nous avions repris la piste vers M'Backé. Elle charriait toujours la même foule, ardente,

Une autruche au cou de reptile se pavane, très digne, dans le carré de Momar Lissa.

joyeuse et psalmodiante. M'Backé grouillait presque autant que Touba. Comme à l'aller, les volailles effarouchées gloussaient, les chèvres noires bêlaient en bondissant. Nous revîmes le simple d'esprit, allant de groupe en groupe, le sexe doucement balancé. Chez un traitant d'arachides libanais, l'arak opalisa l'eau fraîche, le champagne moussa à pleines coupes. Dehors, dans un grand *secco,* des tonnes d'arachides s'éboulaient, comme à l'abandon, à travers les palissades éventrées.

Chez Momar Lissa les convives étaient nombreux. Ses épouses nous servirent le couscous, d'excellents ragoûts de volailles, des tomates grosses comme des cerises. N'eût été la couleur des serveuses, leurs lourds bracelets, les disques d'or en pendeloques à leur cou, à leurs oreilles, sur le front au bout de petites nattes tressées dru en cordelettes, on aurait pu se croire dans quelque riche maison rurale, un jour de frairie ou de moisson.

Ely Manel Fal, souriant, refusait la noix de kola que lui offrait l'un de nous. Nous parlions des heures récentes, de la récolte de l'arachide, médiocre cette année à cause des pluies trop tardives — 60.000 tonnes pour le cercle de Diourbel — et des Mourides remueurs de terre, paysans laborieux dont l'administrateur disait la gentillesse paisible

Près d'un abattoir, les charognards se réfugient sur les branches d'un arbre défeuillé.

sans taire quelques menus défauts ; et encore du commandant Merlhe, vieux broussard et chasseur enragé, que nous avions vu à Touba au milieu de ses gardes de cercle, avec sa nuque profondément labourée par les griffes d'une panthère et sa main atrophiée, mutilée par l'éclatement d'une arme.

Momar Lissa, à travers son carré, me conduisit vers l'enclos de ses autruches. Deux monstres africains, juchés sur d'effrayants tibias, empaquetés d'une plumasserie bicolore, blanche et gris fer, à la fois délicate et hirsute, d'où émerge un cou reptilien, démesuré, rose tendre, porteur d'une toute petite tête, batracienne en dépit du bec, et secouée de perpétuels déclics. Momar Lissa m'offrit un de leurs œufs, admirable de forme et de lustre, d'une densité ivoirine et dure.

Richesse du Sénégal, les arachides forment la plus grosse part de ses exportations.

En traversant le dernier enclos pour rejoindre les convives, je croisai l'une de ses femmes, une jeune mère, portant un bébé sur le bras : une adorable négrillonne, potelée, vermeille, avec des fossettes partout, et déjà parée de menus bracelets d'or, d'un collier à grosses perles d'ambre cascadant sur sa poitrine ronde. Je l'admirai, la caressai, obtins enfin qu'elle me sourît. La mère souriait aussi, fière de mon enthousiasme. Très mince, très svelte, une vraie Ouolofe, elle portait une robe de lingerie, une longue chemise sans manches, un peu raidie d'empois, et brodée sur les seins d'une large bande de soie dorée imbriquant des motifs en écailles.

Toutes les femmes, dans le carré, étaient ainsi vêtues de blanc, de lingeries fines amidonnées, bleuâtres à force d'être blanches, brodées, festonnées. Et toutes tintantes de bracelets, de pendeloques, de pièces d'or brillant sur la peau, jouant de leur luisant fauve avec la pourpre rose des perles de corail. Nous les remerciâmes toutes, en la personne de la première épouse, et regagnâmes, sous un cuisant soleil, la résidence de Diourbel.

Le lendemain, à Diourbel, les Mourides étaient au travail. Ils y sont presque tous jardiniers, car le terrain se prête aux cultures maraîchères. Cela tient à la présence d'une rivière, le Sin, en cette partie de son cours souterrain. Mais il suffit de creuser le sol, d'un puits oblique qui s'appelle une *séane,* jusqu'à ce qu'on rencontre la nappe. Elle n'est pas loin, un mètre ou deux de la surface. Toutes ces séanes dans les jardins font comme des petites mares secrètes, prunelles glauques veillant dans le sable derrière une frange d'herbes et d'ombre. Le poste même possède ainsi le privilège d'un beau jardin. Privilège enviable entre tous sous ce climat desséchant.

Cette rivière souterraine donne aux arbres aussi une vitalité magnifique. Nous nous arrêtâmes un instant au pied d'un fromager monumental, puissant de base comme une pyramide. De chaque racine monte une cloison ligneuse inclinée vers la ramure. Le fût entier est ainsi compartimenté, offrant sur son pourtour une suite circulaire d'isoloirs. C'est plus noble et non moins discret que les édicules citadins auxquels l'arbre doit son nom familier. Celui-ci est un arbre fétiche. Car il reste, en ce Baol presque entièrement mouridisé, quelques Sérères fétichistes sur lesquels l'Islam n'a point de prise. On peut voir sur le sol, alentour, des plumes éparses de coqs sacrifiés et, sur les puissantes racines affleurantes, les coulées blanches des libations de lait. Plus haut, l'un de ces contreforts porte dans son épaisseur le fer rouillé d'une sagaie qui l'a entièrement transpercé. Bravade d'un guerrier sacrilège.

Plus loin, près d'un petit abattoir aux dalles encroûtées de sang brun, jonchées d'ossements d'une blancheur de craie, un autre arbre à demi défeuillé, tordu, tragique, patibulaire, porte des grappes de charognards aux aguets. Quelques-uns tournoient alentour, planant sur leurs grandes ailes étendues, silencieux, un œil rougeâtre dardé sur nous. Que nous nous éloignions un peu, ils choient du ciel, des branches, parmi les os et les croûtes de sang. On entend le chuintement de leurs ailes, puis comme un cliquettement léger : le grincement de leurs serres tendues quand elles heurtent l'aire cimentée.

Je devais être le lendemain à Saint-Louis ; je pensais l'atteindre le soir même. C'était compter sans le sombre chauffeur. A Khombolé, un pneu éclata dans une embardée terrible. Il y en eut pour deux bonnes heures. Les aides, pourtant, ne manquaient pas : le gamou des Mourides avait débordé jusque-là. Une foule entourait la voiture, regardant notre homme opérer sans épuiser l'intérêt du spectacle. Quelques garçons, plus hardis, l'encourageaient de leurs conseils.

Nous nous trouvions arrêtés en plein village, près d'une citerne ombragée de prosopis. Derrière nous, parallèlement à la piste, courait la voie ferrée de Thiès. Une joyeuse rumeur de palabres circulait à travers la foule. On redisait les splendeurs du gamou. Ç'avait été un beau gamou, sans bataille, presque sans mort d'homme : deux ou trois crânes défoncés par des chutes, quelques pèlerins étouffés, en vérité, ce n'était rien. Des chameaux buvaient à la citerne, relevaient un mufle ruisselant. On voyait pendre au coin de leur gueule une impressionnante vessie rose et ballante. Ils la régurgitaient par saccades, le cou haut, dans un flot de bave écumeuse. Et l'on entendait l'eau leur dégouliner dans le ventre avec un bruit de futaille qui s'emplit.

Soudain, derrière nous, comme né des profondeurs de la plaine, un long murmure s'enfla, devint clameur, emplit le ciel. Il s'y mêlait des claquements de roues, le halètement d'une locomotive. C'était un train qui venait de Touba. Il oscilla, dans un vacarme étourdissant de tampons entre-choqués, de chants, de rires, de hurlements. Interminable, hétéroclite, chaîne sans fin de wagons à bestiaux, de fourgons, de plates-formes, de vieilles voitures disloquées, il disparaissait aux trois quarts sous un des pullulements d'êtres les plus extraordinaires que j'aie vus. Les toits pliaient sous leur charge humaine, des centaines et des centaines de têtes remuaient là-haut, en plein ciel bleu. Debout, assis les jambes pendantes ou tenant leurs genoux embrassés, débordant à mi-corps des portières, cramponnés aux tampons, coulant par grappes hors des fourgons béants, ils sautaient, remontaient, galopaient le long du quai, gesticulant dans des envolements de blancheurs, une frénésie de mouvements et de cris dont chaque instant semblait marquer le paroxysme.

Autour de nous aussi, les gens criaient, s'élançaient vers le train. L'enthousiasme, brusquement ranimé, égalait celui de Touba. Des pèlerins se groupaient, se faisaient face, les mains aux joues, et, balançant la tête, reprenaient leurs litanies. D'autres aussi, là-haut, sur la tôle brûlante des toits, se balançaient et psalmodiaient. Des chants jaillissaient du tender aux halètements de la locomotive. Dans certains wagons à claire-voie, on voyait à travers les lattes, dans les entrailles de la voiture, grouiller des épaisseurs humaines, et qui chantaient. Il en était descendu à Diourbel, à Bambey ; mais le train ne désemplissait pas. Beaucoup, comme à Khombolé à l'instant du départ vers Thiès, avaient dû remonter et poursuivre, incapables de se détacher, de se décoller de la foule, de sa chaleur, de ses chants, de sa joie, prolongeant avec elle et en elle, sur le rail, jusqu'à la mer, l'exaltation du grand gamou.

Nous vîmes le convoi repartir dans une rafale de cris délirants, énorme chenille bigarrée, blanche, rouge, ocellée de têtes noires, hérissée de palpes étranges par les milliers de bras nus et brandis, qui rampait à travers la plaine fauve sous un panache de fumée.

Faut-il commenter ou conclure ? Même aujourd'hui, il ne m'a point paru que ces masses, cette force si aisément fanatisable constituaient pour nous une menace. Loin de contrecarrer ici l'expansion de l'islamisme, Faidherbe et les hommes de son école l'ont, au contraire, favorisée. Ils l'ont fait, à l'époque, contre les tègnes, les damels et les bours, potentats noirs xénophobes : c'était dans le sens même de l'expansion française. On a vu comment les indigènes, à la suite de leurs marabouts, avaient progressivement adapté l'Islam à leur mentalité, à leurs coutumes séculaires, à leurs mœurs.

De même que la confrérie des Mourides, les autres sectes musulmanes d'A. O. F. ont évolué vers des particularismes que l'on pourrait dire nationaux. A notre point de vue, c'est heureux. Une politique directe de bonne entente et de contrôle discret à l'égard des chefs religieux nous préserve des aventures dangereuses. On est très loin ici, pas seulement dans l'espace, du Caire et de la Ligue arabe.

Rabat, sans doute, est beaucoup moins loin, et les cheikhs maures, encore moins. Mais les musulmans d'A. O. F., par l'entremise de leurs marabouts, sont pour les Maures des donateurs généreux et, pour les commerçants marocains des escales, de bons clients. On ne leur demande pas davantage. Ainsi l'Islam orthodoxe, militant et xénophobe, ne délègue-t-il parmi eux rien qui ressemble à une cinquième colonne. Rien encore. Les chances de succès seraient minces. Elles le resteront tant que persistera l'état de choses que j'ai dit. Comment grouper, sous l'étendard guerrier du Prophète, ces « novateurs ignorants », ces sectes disparates dont chacune pense des autres « qu'elle porte préjudice à la religion musulmane » ? C'est à un musulman noir, Amadou N'Diaye, que nous emprunterons ce jugement, l'un des plus exacts qu'on ait portés sur le mouridisme et, sans doute, à travers lui, sur l'Islam en A. O. F. : « Sous le couvert de la religion, les sectateurs d'Amadou Bamba vivent absolument comme les anciens damels et les bours. »

Les sectateurs, entendez : les marabouts, qui règnent et qui régneront sur la foule paysanne des Mourides.

Une véritable foule s'entasse dans les trains peu confortables qui ramènent chez eux les pèlerins mourides après le gamou du Touba.

LA CATASTROPHE DU LATÉ 631

Le Latécoère 631 n° 7 venait d'appareiller du Havre pour Biscarosse, le 21 février, à 13 heures, lorsque les habitants de Saint-Martin-de-Varreville l'aperçurent rasant les toits. Quelques instants plus tard, une explosion en mer marquait la fin de l'appareil et des dix-neuf membres de l'équipage et passagers qui se trouvaient à bord.

L'appareil disparu était le septième d'une série qui doit en comprendre neuf, destinés à la ligne des Antilles d'Air France. C'est un hydravion de 57 m. 40 d'envergure, qui, avec ses 72 tonnes en charge, représente le plus gros appareil actuellement en service sur lignes régulières. Il est propulsé par six moteurs Wright Cyclone 14 de 1.900 CV.

La longue histoire du Laté 631, dessiné avant la guerre et dont l'abandon avait été décidé une première fois en 1939, a été marquée par de nombreux incidents. La construction fut reprise en 1940 ; le premier appareil fut détruit en 1942. Reconstruit à la libération après de longues discussions sur l'opportunité de sa commande en série, sa mise au point valut à la maison Latécoère la réquisition de ses usines. Alors qu'il décollait, le 10 octobre 1945, de l'étang de Biscarosse pour un voyage de propagande en Amérique du Sud, il avait, en effet, heurté un crapaud sous-marin en béton qui lui causa une voie d'eau importante. Une deuxième tentative se termina de justesse par un retour à sa base de départ, après une avarie de moteurs au large du Portugal. Au troisième essai, il parvint en Argentine, mais il perdit en rentrant deux pales d'hélice qui perforèrent le fuselage, tuant deux des invités.

Sa vitesse de croisière de 350 km.-h. a été jugée insuffisante pour la ligne France-Amérique du Nord, à laquelle il était initialement destiné. Affecté à la ligne des Antilles, où il n'est pas exposé à rencontrer des vents aussi violents, il donne satisfaction aux passagers, auxquels il offre un confort très supérieur à celui des autres avions transatlantiques. Mais Air France apprécie beaucoup moins, du point de vue de ses frais d'exploitation, l'entretien d'un appareil de 72 tonnes dont la charge utile de 40 passagers est inférieure à celle d'un Lockheed « Constellation » de 45 tonnes et même d'un Douglas DC-4 de 33 tonnes.

Le Laté 631 n° 7 tel qu'il était présenté aux membres de la presse, en janvier dernier, par l'usine du Havre de la S. N. C. A. N.

Quelques-unes des épaves du Laté 631 n° 7 rejetées par la mer sur une plage du Cotentin.

Quoi qu'il en soit des malheurs du premier appareil de la série et de son rendement commercial, il semble bien qu'ils n'aient aucune responsabilité dans l'accident du 21 février, qui donne, par contre, une fâcheuse idée du respect accordé à la réglementation officielle par notre industrie nationalisée.

Aucun avion, serait-ce le moindre Piper « Cub » que son propriétaire voudrait sortir pour sa promenade dominicale, n'est autorisé à décoller avant d'avoir établi et fait approuver par le contrôle régional un « plan de vol » indiquant son horaire et son itinéraire. L'accord du contrôle d'Orly, dont relève Le Havre, n'avait pas été demandé. Seul, un coup de téléphone avait prévenu la base d'arrivée de Biscarosse.

L'hydravion ne possédait aucun équipement de dégivrage. Or, les conditions météorologiques, des plus mauvaises, avaient déjà fait renvoyer le départ, fixé primitivement le 20 février. La météorologie nationale, consultée, avait annoncé une aggravation dans la matinée du 21 : temps froid, précipitations intermittentes de neige, visibilité presque nulle. Elle avait, d'ailleurs, signalé des conditions plus mauvaises encore sur le parcours maritime Le Havre-Cherbourg-Biscarosse, où s'était engagé l'équipage, que sur le parcours direct Le Havre-Nantes-Biscarosse.

L'appareil, dont l'équipement devait être achevé à Biscarosse, ne possédait pas davantage la radio prévue. Un poste émetteur-récepteur de fortune fut monté avant le départ. Son fonctionnement devait être assez peu satisfaisant, puisqu'il n'émit aucun signal.

S'engager pour un vol à vue de 800 kilomètres, sans radio en état de fonctionnement, sans dégivreurs, par pluie et neige, dans des conditions de visibilité détestables est une entreprise où l'on échoue quelquefois, de temps à autre. Les constructeurs d'avions nationalisés n'en sont pas plus exempts que les autres.

CAMILLE ROUGERON.

LES ATTENTATS CONTINUENT A JÉRUSALEM

Un groupe de terroristes musulmans revêtus d'uniformes britanniques et montés dans une voiture blindée ont complètement détruit le siège des syndicats juifs à Jérusalem. Outre des dégâts matériels, on compte une cinquantaine de morts et plus de cent blessés. Phot. N. Y. Times.

RETOUR A L'AGE D'OR

par Louis Chéronnet

On trouvera peut-être à ce titre un accent un peu excessif ou qu'il peut prêter à d'ironiques allusions, si l'on songe à cette hausse des prix qui constitue la feuille de température de notre actuelle existence. Pour moi, j'y tiens quand même. Pourquoi ? Simplement parce que, fermées depuis neuf ans, viennent de se rouvrir les portes du Salon des Arts ménagers.

Je vois là un de ces signes favorables qui redonnent de l'espoir. Les fabrications de guerre ont cessé d'accaparer les machines et les matières premières, et c'est pour la paix que les usines vont à nouveau pouvoir travailler.

D'ailleurs, le Salon des Arts ménagers est né il y a tout juste un quart de siècle dans des conditions à peu près semblables. En 1922, c'est-à-dire quelques années après la fin d'une guerre qui fut aussi mondiale, un membre de l'Institut, ancien ministre de l'Hygiène, pensa que, les chars d'assaut dont il avait été le père étant rentrés à la caserne, une autre œuvre était nécessaire à accomplir. Jules Breton était alors directeur de l'Office national des recherches et inventions, et, devant les tâches imposées aux maîtresses de maison, aggravées encore par la crise des domestiques (déjà !), il créa un concours pour déterminer les meilleurs appareils ménagers.

Les résultats de cette compétition furent si satisfaisants qu'on décida de les exposer au public. Et c'est ainsi que, au Champ-de-Mars, en face de l'École militaire (vous voyez bien qu'il s'agit d'intersignes particulièrement caractéristiques), dans de modestes baraques provisoires, naquit, en octobre 1923, le premier Salon des Arts ménagers.

C'est devenu un lieu commun que de répéter, en vain d'ailleurs, que si les peuples employaient à l'amélioration des conditions de vie les sommes qu'ils amassent pour s'entre-tuer et détruire jusqu'au plus profond leurs biens les plus précieux, tous les hommes connaîtraient peut-être, enfin, le bonheur et la douceur de vivre.

Une hirondelle ne fait pas le printemps. Un aspirateur et un frigidaire, certes, ne font pas, non plus, l'Age d'or. Mais, quand même, de voir réapparaître quelques-uns de ces sympathiques appareils est plus réjouissant que de voir exposés les derniers modèles de mitraillettes et de lance-flammes. Les femmes, qui ont cessé de craindre, vont pouvoir maintenant se remettre à rêver. A rêver « paisiblement » d'un monde meilleur où tout sera « ordre et beauté, luxe, calme et volupté »... au moins dans leurs tâches journalières.

Je ne suis, évidemment, pas de ceux qui confondent progrès et civilisation. Il s'est trouvé des moments de grands raffinements dans le plaisir de vivre (pour quelques privilégiés seulement, à dire vrai) à des époques où le bien-être était fort élémentaire et le confort assez relatif. Les perfectionnements matériels ne suffisent pas toujours à engendrer les joies de l'esprit, qui sont parmi les plus essentielles de l'humanité. Mais il en est des facilités pratiques comme de l'argent : si elles ne font pas le bonheur, elles y contribuent au moins sensiblement, car elles ont le mérite de dégager l'esprit d'une partie de ses préoccupations fastidieuses.

En pensant à ces choses, deux textes qui incitent à certaines réflexions me sont revenus en mémoire. Le premier est de Jacques-François Blondel, architecte d'un art aussi aimable qu'intelligent, qui écrivit au XVIII^e^ siècle un ouvrage sur la *Distribution des maisons de plaisance*, où il dit ceci en parlant de la salle de bains : « ... qui doit être assez grande pour contenir deux baignoires, car il s'en voit peu où il n'y en ait qu'une : soit afin que deux personnes puissent s'y tenir compagnie et s'y amuser réciproquement dans leur solitude, soit que la distribution de ces sortes de pièces en conserve plus de symétrie... » Le second est cité dans ces vivantes et pénétrantes notes de voyage aux États-Unis que George Adam a réunies sous le titre *l'Amérique en liberté*. Il s'agit cette fois de la cuisine, une cuisine féerique qui a coûté 1.000 dollars et où la présidente d'un club de femmes « ... qui n'a pas de bonne et fait elle-même son ménage, sa cuisine, son lessivage, assure que quand le linge s'accumule elle aime assez repasser tard dans

la soirée. On est plus tranquille, il y fait plus frais. Son mari s'assied à côté de la planche à repasser et ils bavardent. Elle doit aux commodités de sa cuisine, outre de pouvoir satisfaire aux obligations de sa charge, de trouver le temps de diriger des représentations d'amateurs, d'aller au cinéma et aux réunions d'intérêt municipal ». Deux époques : deux arts de vivre...

Seuls les esprits chagrins ou étroits chercheront des raisons pour préférer l'une à l'autre, pour regretter l'un par rapport à l'autre. Quant à moi, si je songe à tous les immondices qui, jusqu'aux XV^e^ et XVI^e^ siècles, n'avaient qu'un chemin rationnel, la fenêtre, pour gagner la fange des rues, à la désinvolture, jusqu'au XVIII^e^ siècle, où commencent seulement à apparaître les lieux « à soupape » ou « à l'anglaise », du cérémonial de la chaise percée, à la complication du service jusqu'au milieu du XIX^e^ siècle, où l'on demeurait tributaire de cette vaillante corporation auvergnate des porteurs d'eau, ou enfin aux misères du chien tourne-broche et à l'instabilité de la crémaillère, je pense sincèrement que le vide-ordures, le bloc-eau sanitaire, le chauffage central, l'usine culinaire sont les plus beaux cadeaux de noces qu'on puisse mettre dans la corbeille des jeunes ménages.

Dommage seulement que les accidents techniques (je veux dire les pannes), les grèves et les restrictions en tous genres viennent à tour de rôle replacer, et trop souvent, les usagers dans le regrettable état de leurs ancêtres.

Mais avec la même philosophie optimiste qui me faisait me réjouir au début de cet article parce qu'à nouveau allaient s'aligner au moins les prototypes d'un matériel domestique perfectionné, et croire ainsi au retour de l'Age d'or, je pense, sans crainte de me contredire, que, dans sa sagesse, le Créateur de toutes choses, qui avait déjà chassé Adam et Ève du paradis terrestre, a sans doute voulu de la sorte, par de constantes et imprévues leçons, rappeler aux descendants de nos premiers parents qu'il était toujours détestable de s'abandonner trop mollement aux félicités d'un automatisme merveilleux et que la sueur des fronts ainsi que les gerçures des mains, du reste, étaient encore des moyens propres à gagner, dans la serviabilité et la bonne humeur conjugales, le bonheur ménager.

Fer à repasser à chaleur réglable. Le courant est coupé automatiquement dès que la température maximum choisie est atteinte (ne sera mis en vente que dans quelques mois).

Ci-dessous : *coupe d'un poêle à accumulation se chargeant en période d'heures creuses.*

LE XVII^E^ SALON DES ARTS MÉNAGERS

APRÈS neuf années d'interruption due à la guerre, le Salon des Arts ménagers a rouvert ses portes pour la dix-septième fois, à la plus grande satisfaction des milliers de personnes — exposants et visiteurs — qui attendaient cette manifestation avec impatience.

Qui se souvient encore qu'au moment de sa création le Salon des Arts ménagers avait été jugé par beaucoup comme étant de peu d'intérêt ? Seuls, quelques prophètes prévoyaient alors les bouleversements sociaux qui allaient obliger la plupart des gens à devoir renoncer *à se faire servir*. Le moins que l'on puisse dire est que les événements ne les ont pas démentis.

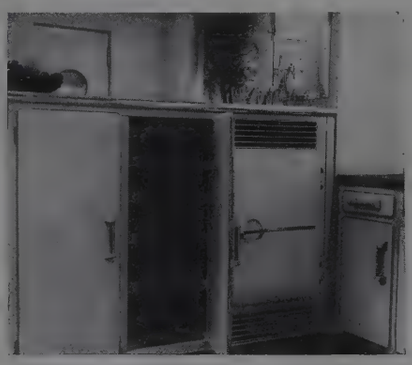
Cette seule crise, qui a atteint aujourd'hui l'acuité que l'on sait, donnerait à ce Salon 1948 un regain d'actualité si des problèmes supplémentaires n'ajoutaient à son opportunité : problèmes de production, problèmes de prix. Au cours des hostilités, 300.000 immeubles ont été détruits et 900.000 partiellement endommagés. Cela représente des milliers de foyers qu'il faut rééquiper complètement et qu'il faut surtout rééquiper à bon marché, sans que ce soit cependant au détriment de la qualité.

Sans doute a-t-on coutume de dire que *le bon marché est toujours cher*, et la plupart des gens considèrent-ils le mot *série* avec une méfiance qu'expliquent de malencontreuses expériences, mais qualité et série sont-ils réellement deux mots incompatibles ?

En ce dix-septième Salon des Arts ménagers, des industriels et de simples artisans ont voulu prouver qu'ils ne le pensaient pas, et ce

sont surtout leurs réalisations qui donnent à cette exposition toute sa valeur.

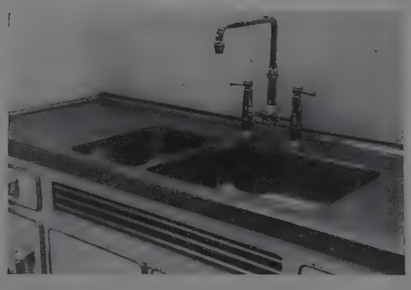
Au premier abord, le visiteur qui arrive au Grand-Palais risque fort de se croire transporté huit années en arrière. Il retrouve les mêmes slogans, les mêmes publicités, et il en avait oublié beaucoup. Il retrouve les grandes marques que l'affiche a popularisées : Baril, Diamant, pour les dentifrices, Pyrène et Permo, pour les extincteurs et les adoucisseurs d'eau, Silexore, pour la peinture, l'Armagnac Sempé, les appareils de chauffage Mécano, les pianos Klein, les châssis Vitrex, l'arrière du fer, ce qui facilite les mouvements. On retrouvera les mêmes radiateurs, les mêmes frigidaires, les mêmes aspirateurs — Thomson, Electro-Lux, Paris-Rhône, et tous les autres — les mêmes cuisinières, chauffe-eau et ventilateurs, mais certaines maisons ont changé, ici, un système de fermeture, là, un rhéostat. Ces améliorations, si elle apportent plus de commodités à la ménagère, ne modifient donc guère la structure générale de l'appareil. Signalons, cependant, deux machines à laver, l'une statique (Vesta), où le linge est traité par les différences de pression



Meuble de cuisine composé d'éléments standards « Comera » s'ajoutant les uns aux autres et permettant ainsi la constitution d'un buffet plus ou moins important.

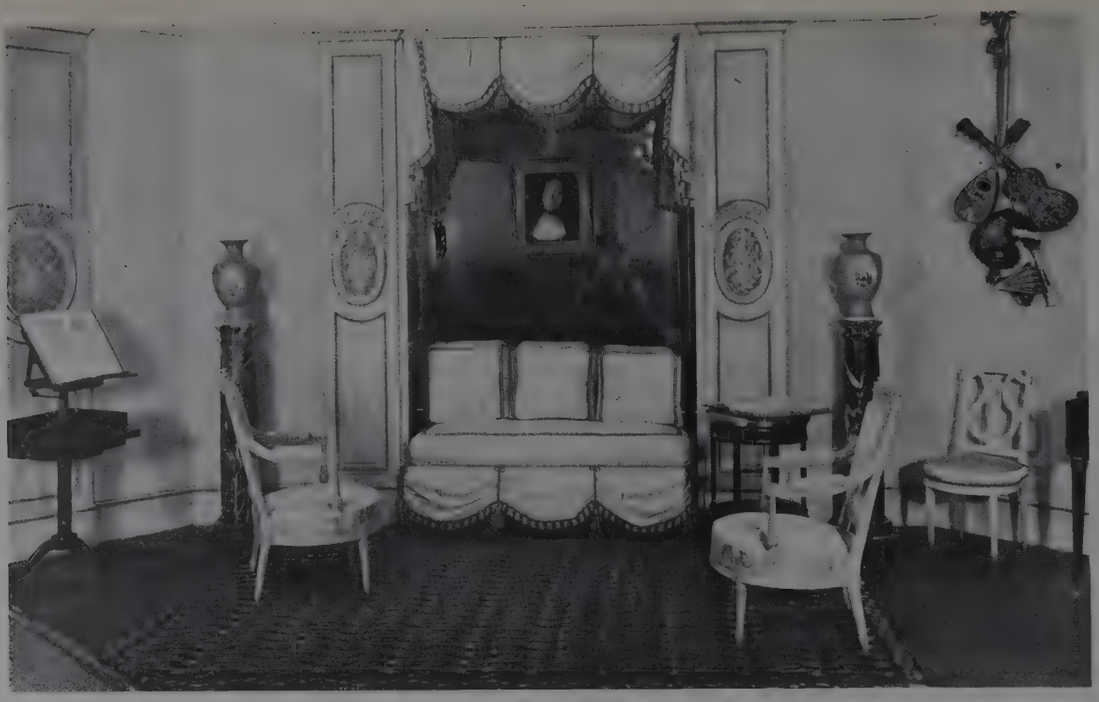
La cuisine idéale. En haut : *le vaisselier à doubles portes communicantes établi entre la cuisine et la salle à manger.* — En bas : *les bassins en acier inoxydable, la cuisinière électrique attenante à la table de travail, dont le tiroir sert de réserve à épices. Les meubles et les portes des placards et du frigidaire sont recouverts d'émail vitrifié inattaquable. Cet ensemble, qui permet à la ménagère d'avoir tout à portée de la main, peut être adapté à une cuisine de n'importe quelle dimension.*

Machine à laver, pour 3 kilos de linge, ne comportant ni moteur ni batteur. Le linge est lavé par le passage alternatif de l'eau entre des cuves sous l'effet de différences de pression.



tous ces noms que l'homme de la rue a sur les lèvres.

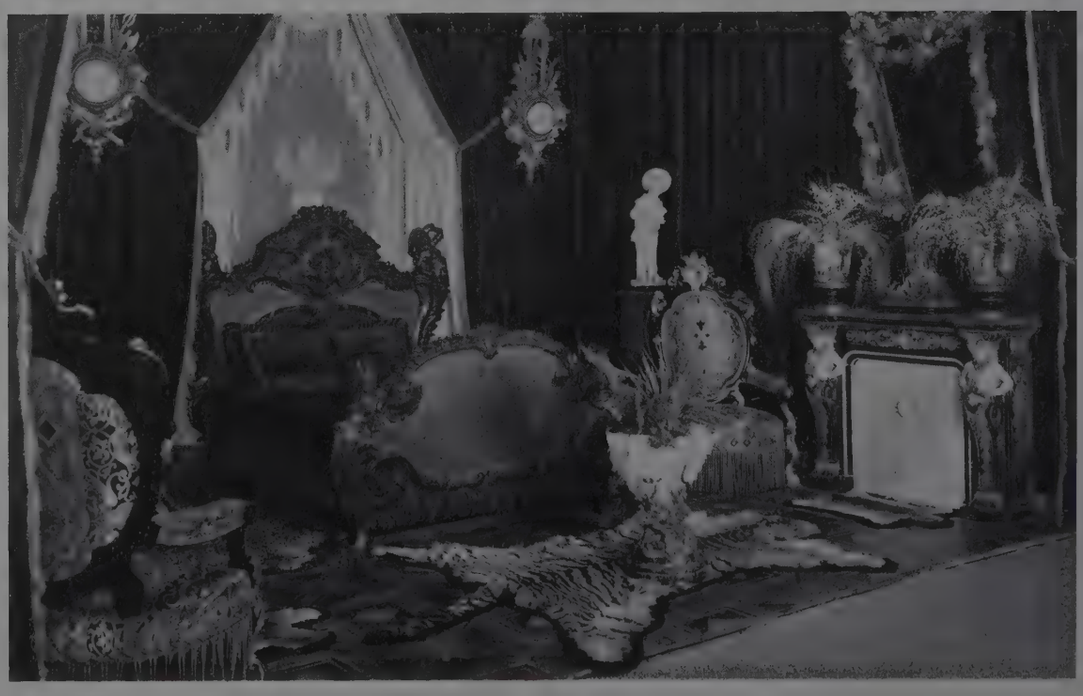
Il retrouve aussi les mêmes objets, ceux qui ont fait leurs preuves et auxquels les fabricants ont seulement apporté quelques modifications qui en augmentent la commodité sans en modifier le principe. On retrouvera, par exemple, les fers à repasser à disjoncteurs et à température réglable, livrables dans six mois seulement, il est vrai, qui évitent de brûler le linge ; ce sont les mêmes qu'autrefois, à ceci près que la poignée a été étudiée de façon à être mieux *en main* et que la sortie du fil se fait sur le côté et non à existant entre deux cuves, l'autre (Hoover), où l'eau produit elle-même le mouvement de rotation nécessaire au lavage, ce qui évite aux tissus d'être directement en contact avec un batteur ou une hélice plus ou moins brutale. Tous ces appareils, qui occupent la plus grande partie des 1.200 stands du Salon, mériteraient pour la plupart d'être cités et étudiés en détail, mais, parmi les diverses sections de l'exposition, il en est une qui vaut particulièrement qu'on s'y attarde, car elle correspond à cette recherche de la qualité à bas prix qui est la véritable raison d'être des Arts ménagers : la section des meubles de série.



Salon de musique réalisé par Henri Samuel (XVIII^e s.).

Salon d'hiver, par Madeleine Castaing (XIX^e siècle).

Bureau, par Ramsa (XVII^e siècle).



Chambre à coucher, de Damiot (XIX^e s.).

Photographies R. Gauthier.

Nous disions tout à l'heure que *le bon marché est toujours cher*. En matière d'ameublement il est, par surcroît, le plus souvent laid et inesthétique. Les artistes décorateurs, et, en premier lieu, M. René Gabriel, ont voulu réagir contre cette tendance et ont créé des mobiliers qui, tout en ayant le privilège d'être relativement peu coûteux parce que produits en série, sont d'une qualité et d'une élégance fort acceptables. Ce résultat a été obtenu par la recherche des formes simples, s'accommodant de l'exiguïté des appartements modernes, et par l'emploi de bois tels que le hêtre et le chêne, qui, laissés à l'état naturel, ne nécessitent pratiquement aucun entretien.

Ces réalisations prouvent donc que ce dix-septième Salon des Arts ménagers a repris les traditions de qualité et de bon goût que la plupart des exposants s'ingéniaient à maintenir avant guerre, et la première impression du visiteur se trouve ainsi confirmée. On croirait avoir fait un saut de huit ans en arrière et être revenu au *bon temps*... Mais n'est-ce pas plutôt ce *bon temps* qui revient ?

HENRI BARROY.

Photographies *France-Illustration* et R. Gauthier.

Quelques exemples d'ensembles composés de meubles de série : chambres à coucher et bureau. La bibliothèque, en tubes d'acier et tablettes de chêne, est faite d'éléments standards pouvant se juxtaposer. — Ci-dessous, à droite : *matelas Treca à ressorts enveloppés.*

LES BALLETS INDIENS AUX CHAMPS-ÉLYSÉES

Nous sommes ici aux antipodes de notre chorégraphie classique : chacun danse comme s'il accomplissait un acte religieux ; le legs des âges, recueilli par la tradition, nous livre, intacts, les thèmes de la danse hindoue, danse sacrée des temples, danse populaire des villages. Ballets et figures possèdent leur argument, symbolique ou descriptif ; tel est l'art de Ram Gopal, de ses danseurs et de ses musiciens qu'aucune subtilité de texte ou d'intention n'échappe au spectateur attentif.

La grâce, la naïveté, la ferveur du geste ne sont jamais entravées par la splendeur des costumes et les raffinements de la mise en scène. Spectacle qui matérialise la délicatesse des miniatures indo-persanes...

L. Maurice-Amour.

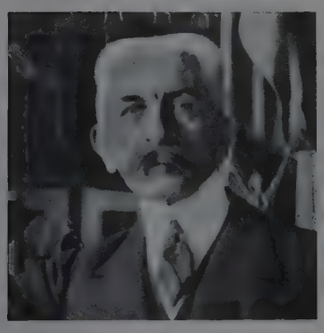
Ram Gopal danse diverses figures de « l'Aigle d'or » (Kathakali) : en haut, a gauche : l'oiseau guette le breuvage des dieux ; a droite : il surveille sa proie. Ci-dessus et ci-contre : Ram Gopal et Shevanti exécutent dans « la Fête attendue au village » des danses folkloriques.

Photographies Lido et Lipnitzki.

LES LIVRES

par ANDRÉ ROUSSEAUX

LES LETTRES DE LYAUTEY



Ayez l'obligeance de ne pas m'envoyer de romans, sauf ceux qui ont une valeur tout à fait littéraire ou sociale et ceux qui sortent de la routine... En revanche, tenez-moi au courant du « social ». C'est un sens où il faut, je crois, être toujours orienté. »

Ces lignes ne datent pas d'aujourd'hui. Elles n'émanent pas d'un lecteur découragé par la médiocrité du roman contemporain. C'est Lyautey qui les écrivait, en 1896, dans une lettre à un ami. Je ne les cite pas en tête de cette chronique pour invoquer, de la part de Lyautey, un témoignage contre la littérature. Rien ne serait plus erroné. Lyautey avait la passion de l'art et de la poésie. Et dans ces lignes, notons-le, il réclame d'abord des livres « qui ont une valeur tout à fait littéraire ». Il est vrai que cela en écarte beaucoup, à cette époque-là comme à la nôtre. Mais cela n'écarte pas, au contraire, les recueils de la correspondance de Lyautey. On vient d'en faire paraître un tout récemment.

Cette correspondance remplit plusieurs volumes, car Lyautey fut grand épistolier. « Pour Lyautey, écrivain-né, le véritable moyen d'expression, de contact, de persuasion, c'est la lettre. Sa fidélité à ses correspondants était proverbiale; tous ceux qui ont travaillé avec lui savent la place que tenait le « courrier » dans sa vie. » Ainsi parle le colonel de Ponton d'Amécourt, qui a établi le *Choix de lettres* (Armand Colin) tiré des recueils précédents. Cela va des lettres de jeunesse, puis du Tonkin, de Madagascar, du Sud-Oranais, aux lettres du Maroc. La première ainsi réimprimée est datée du 25 mai 1882, la dernière, du 5 janvier 1919. Le colonel de Ponton d'Amécourt, dans son avant-propos, parle de lettres inédites dont il a enrichi son anthologie. J'imagine qu'il y en a encore d'autres, et même en assez grand nombre. Et je pense qu'au lieu de gaspiller du papier à imprimer de mauvais romans, comme ceux que Lyautey écartait d'un trait de plume, on ferait mieux de les éditer. Que ne possédons-nous la correspondance générale de Lyautey ? Que n'avons-nous ses œuvres complètes, dans une belle édition de bibliothèque, pour la mettre en bonne place dans les collèges et les universités ? On va répétant que la réforme de l'instruction publique devrait être attentive à la formation du caractère et du jugement, trop négligé chez nous depuis de longues années. Voilà en cette matière un maître incomparable. Le lit-on autant qu'il le faudrait ? En tout cas, voici, en trois cents pages, l'essentiel de l'éducation virile qu'il peut donner. C'est le message d'un grand Français, et sa réponse à des questions qui n'ont, hélas ! pas beaucoup changé.

Dès les premières pages, je tombe presque au hasard sur une lettre de Saïgon, de 1894. Lyautey y arrive pour la première fois, et il a entendu faire grand cas de cette ville dans l'opinion coloniale. Mais lui : « Trop de monuments administratifs, trop de cariatides, trop de plâtres, trop de galons dans les rues — que de galons ! Je cherche les banques, les grosses maisons d'affaires, les gens et les choses, en un mot, qui n'émargent pas au budget et dont la richesse et la situation sont faites d'autre chose que d'émoluments mensuels. Ah ! des cafés, par exemple, monumentaux ; et des hôtels, des guinguettes, des restaurants. L'aspect général de toute cette décoration de carton dans cette magnifique végétation est très satisfaisant et réjouit l'œil. On a très vite le sentiment qu'il ne faut pas gratter et que, si l'on retire les fonctionnaires, les militaires et les énormes droits protecteurs, tout craque. » Cela date de cinquante-quatre ans. Le mal dont nous risquons de mourir sévissait déjà ; c'est lui que Lyautey discerne avec rage d'un bout à l'autre de sa carrière. Les plus beaux efforts personnels, les dévouements admirables, les initiatives les plus intelligentes n'aboutissent qu'à faire des miracles contre une administration étouffante et des institutions qui nous dévorent.

Une lettre, entre toutes, est à relire. Lyautey l'écrit, en 1897, sur le bateau qui le conduit d'Indochine à Madagascar. Le premier chapitre de sa carrière coloniale vient de se clore. Il se rend auprès de Gallieni, qui vient de l'appeler à lui. Il fait le point de ce que ses premières expériences lui ont appris. Tout serait à citer de ces pages. D'abord, cette vue générale, qui serre le cœur :

« La France, sitôt qu'on prend du recul, n'est pas très consolante à regarder. Dès qu'on cosmopolitise, on a trop vite l'angoissante sensation d'être sur quelque chose qui s'enfonce, et c'est d'autant plus poignant qu'on est entouré de choses qui montent. »

Lyautey y insiste. La décadence où nous tombons si nous n'y prenons garde, voilà un demi-siècle qu'il l'a discernée :

« Si l'on s'en tient aux apparences, nous f... le camp à grande allure. Ceux qui, chez nous, ne se mettent pas systématiquement la tête sous l'aile ne s'en rendent, hélas ! que trop compte. Mais ceux que cette décadence frappe le plus, c'est nous, les voyageurs, qui comparons et avons le recul, et surtout les voisins, pour qui notre glissement au rang des puissances de second ordre, en attendant le troisième, devient une évidence, et qui jugent que notre classement en tant qu'élément négligeable pour le règlement des affaires du monde n'est plus qu'une question de jours. »

Nous avons vu ce jour arriver. Et pourtant nous avons, comme Lyautey, éprouvé l'injustice d'un tel destin à l'égard du génie français, qui continue de se manifester par les œuvres de beaucoup de nos nationaux. C'est ce que Lyautey proclame énergiquement :

« Il faut que la pâte individuelle française soit d'une rude qualité pour avoir résisté jusqu'ici à un régime pareil, et il me semble bien que tous les autres en seraient morts. Il y a, certes, de la ressource, et c'est ce dont on se pénètre mieux encore dès qu'on constate, à défaut de l'effort général, la somme prodigieuse des efforts individuels. Plus écœuré qu'à mon départ de bien des choses, je reviens, après ces deux ans et demi, rempli d'une admiration grosse d'espoir pour le Français individu. Il vit encore une vie intense. »

La page se poursuit sur ce ton, dans ce style de flamme et d'acier, pour monter à cette conclusion :

« Ce sera un bel effort que celui qui désembourbera la race française, qui la remettra en marche, lui rendra la fécondité, l'essor et la foi dans les longs avenirs. Et si cela advenait pourtant ! Si les voisins qui escomptent déjà notre disparition, et déjà nous regardent presque, non sans raison, comme un facteur négligeable, constataient un beau jour que nous sommes ressuscités ! »

Le cœur est partagé, quand on lit ces lignes, entre l'espérance que ce vœu soit toujours valable et l'angoisse de constater qu'après cinquante ans que Lyautey l'a lancé son accomplissement est encore à venir. Les ressources inouïes de la France sont sans doute une des merveilles du monde. Il faudrait que les Français en fassent un autre usage que de les laisser s'ensabler comme des ruines que les touristes vont contempler sous le soleil du désert.

LE THÉATRE

par YVES GANDON

LE MATÉRIEL HUMAIN

Avoir une idée de tragédie moderne n'est déjà pas si commun ; la mettre en œuvre avec toute l'ambition et les moyens que suppose une pareille entreprise est mieux encore. M. Paul Raynal, en écrivant *le Matériel humain*, que vient de monter le théâtre de la Renaissance, s'est élevé à cette hauteur. Il a trouvé un grand sujet, et l'a traité avec une rigueur et un scrupule qui doivent lui être comptés. Il n'a demandé aucun secours à l'ange du baroque, au démon de l'obscur. Sa pièce est d'une belle coulée, claire et forte, et si l'on ne se résout pas à prononcer à son propos le mot chef-d'œuvre, ce n'est pas que, par moment, l'envie nous en ait fait défaut, mais que si, à certain degré de tension dramatique, la complicité du spectateur se dérobe, l'auteur a eu la disgrâce de s'égarer au préalable dans le flot du discours. Le charme a cessé d'opérer au troisième acte, non pas que cet acte même soit exempt de beautés, mais l'émotion, qui, jusque-là, n'avait cessé de monter en se renouvelant, a été brusquement jugulée ; si nous étions encore intéressés par le drame, l'action n'avançait plus, ce qui ne l'empêchait pas de garder une tenue éminente.

Le « matériel humain », telle était la sinistre expression couramment usitée dans les journaux et les rapports officiels pendant la grande guerre — celle de 1914-1918 — pour désigner les effectifs dont disposait le commandement. Les hommes de troupe n'étaient, en vérité, qu'un « matériel », comme les canons ou l'aviation, et qui, pas plus que l'acier d'une mitrailleuse ou la crosse d'un fusil, ne pouvait être admis à faire valoir son opinion sur la conduite des opérations ou la durée de celles-ci. Que ce matériel s'insurgeât soudain contre sa condition de robot et réclamât les égards dus à sa qualité d'individu conscient, de créature vivante et souffrante, alors se posait le problème de la discipline, de cette discipline qui, seule, fait gagner les guerres, en imposant des sacrifices qui peuvent aller jusqu'à l'ignorance ou à la méconnaissance délibérée du juste et de l'injuste.

M. Paul Raynal s'est attaqué à ce thème redoutable avec une franchise puissante, et qui ne laisse dans l'ombre aucun des points à éclairer. Soumis qu'ils sont indistinctement à une fatalité aveugle, du général en chef au plus modeste soldat de deuxième classe, les hommes en guerre n'en ont pas moins entre eux des rapports d'égal à égal, de supérieur à inférieur, et vice-versa, qui commandent leur comportement. Mais ces rapports ne restent humains que dans la mesure où ils ne sont pas intimement liés à la raison d'être essentielle de la machine militaire, qui est de faire la guerre. La guerre-Moloch vicie par la base les rapports des hommes entre eux en les soumettant à une nécessité absurde en soi,

JEAN DARCANTE ET PIERRE ASSO DANS « LE MATÉRIEL HUMAIN », DE PAUL RAYNAL. Phot. Bernand.

et, en tout cas, contre nature. Mais, cette nécessité admise, rien ne sert d'aller contre elle. Sortez de l'humain, et vous tombez dans l'arbitraire de cette monstrueuse logique : qui veut la fin veut les moyens.

Les moyens, en l'occurrence, c'est ce mépris de la personne humaine, tant reproché à nos ennemis d'hier. Mais pourquoi, lorsqu'on le pense, n'avoir pas le courage de dire que ce mépris est, en quelque sorte, consubstantiel à la notion même de guerre, et que toutes les bonnes raisons qu'on peut avoir de l'adopter ne lui retirent rien de son caractère avilissant ? M. Paul Raynal l'a dit, et par le truchement de l'action la plus propre à mettre sa démonstration en valeur.

Le premier acte nous transporte en 1917, sur le front de Macédoine. Une douzaine de soldats, dont un caporal, sont réunis dans une grange et attendent le camion qui les conduira à la première gare, d'où ils partiront en permission. Leur langage n'a rien de convenu : il est naturel, c'est-à-dire passablement grossier, mais sans affectation. Ils ont souffert, ils ont droit à une trêve et se réjouissent de ce rayon dans leur nuit. On appelle quelques-uns d'entre eux, puis d'autres, et un seul reste, le caporal Guétorbe. Et, peu à peu, leurs propos nous laissent soupçonner le véritable motif de leur réunion dans la grange. Avant l'attaque à laquelle ils viennent de participer, un de leurs camarades, irrité par un jeune sous-lieutenant, s'est laissé aller à un geste inconsidéré à l'égard de son chef. Rien de grave, et, d'ailleurs, le coupable a été tué au cours de l'attaque. Mais, avant sa mort, une délégation de cinq hommes, conduite par le caporal Guétorbe, excellent garçon et instituteur dans le civil, a fait une démarche auprès des autorités pour obtenir l'atténuation du motif porté contre lui par le sous-lieutenant novice. Le sous-lieutenant n'a rien voulu entendre, la plainte a suivi la voie hiérarchique, et le général commandant la division pense déjà à une mutinerie qu'il importe de réprimer.

Au deuxième acte, la situation s'est aggravée. Le colonel Piéteur, commandant le 179e R. I., où s'est produit l'incident, retour de permission, apprend ce qui s'est passé de la bouche du capitaine Boufflette, chargé de la défense de Guétorbe. Boufflette a réussi à obtenir que, des douze hommes mis en cause à titre d'exemple, un seul soit retenu. Mais Guétorbe a été condamné à mort ; ébranlés par l'argumentation du capitaine, les juges du caporal ont unanimement signé son recours en grâce. Le colonel Piéteur, stupéfait de la légèreté du grief, voudrait sauver le malheureux. Or, le général Rugin, commandant en chef l'armée d'Orient, est un ami de Piéteur. Et celui-ci décide de se rendre lui-même à Salonique pour une suprême démarche.

Ces deux actes échappent totalement à la critique. Le premier est beau comme la vérité transposée sur le plan de l'art. Le second (et j'ai oublié de noter l'admirable dialogue entre le capitaine Boufflette et le capitaine de Dolange-Nécé, officier d'état-major envoyé pour enquête par le général Rugin) épuise avec une sobriété exemplaire la question de l'éternel conflit entre la rigidité du règlement et l'homme qui l'a créé pour en tirer un bénéfice supérieur, non pour en être victime. Mais, à mesure qu'on s'élève dans la hiérarchie, la primauté de la personne humaine va le cédant aux idées, aux théories, à cet absolu pour lequel l'homme serait fait s'il n'était formé de chair cruellement vulnérable. Le général Rugin, au troisième acte, reçoit très mal son ami Piéteur. Des mutineries ont dû être réprimées en France ; un exemple est aussi nécessaire en Orient. Guétorbe en fournira la victime expiatoire.

Il y avait assurément ici la scène à faire, la scène entre le caporal et le général en chef. M. Paul Raynal n'y a pas manqué, et c'est la moins bonne partie de sa pièce. Le dialogue entre les deux hommes est trop long ; il est surtout assez peu vraisemblable, tout au moins dans la manière dont il a été traité. Nous quittons la vie pour les idées, la réalité toute chaude pour l'abstraction toute froide. Je sais bien que la logique le voulait ainsi, et je viens de le dire, mais peut-être était-il possible d'animer cette matière ingrate, et il faut avouer que l'interprétation de M. Pierre Asso, dans le rôle du général Rugin, n'a pas contribué à la rendre plus accessible. Quand le grand chef retrouve des sentiments d'homme, il est de fait que nous avons peine à le croire.

L'épilogue, lui aussi, m'a causé quelque déception. Guétorbe a été gracié ; il est parti en permission, ses camarades partiront bientôt. Pourquoi ce dénouement nous paraît-il un peu court ? Je me contenterai de poser la question.

Je dirai encore que l'interprétation est, dans l'ensemble, de tout premier ordre, et que j'y ai remarqué surtout, dans l'ordre, MM. Henri Crémieux, Jean Darcante, Abel Jacquin et Raoul Guillet. Je dois répéter que, ni pour le physique ni pour l'accent, M. Pierre Asso ne m'a paru dans l'emploi de général en chef de l'armée d'Orient, et qu'il porte peut-être une part notable de responsabilité dans la baisse de régime du troisième acte. Les décors de Paul Colin passent l'éloge, la mise en scène de Jean Darcante lui fait honneur. A quelque réserve, enfin, qu'on se croie obligé, *le Matériel humain* est une très belle pièce et, de très loin, à ce jour, la meilleure de la saison.

LA MUSIQUE

par ROBERT KEMP

L'AME HEUREUSE
LA GEOLE DE READING

DANS leur narquois « A la manière de Maeterlinck », Reboux et Muller font entrer un vieillard dont la barbe, plus touffue que celle d'Arkel, est « pleine de chants d'oiseaux ». Quand M. Charles Koechlin — octogénaire de 1947 — se leva, au balcon, le soir de la création de *l'Ame heureuse* à l'Opéra-Comique, salua de son vaste front et de toutes ses barbes — car on dirait qu'il en possède une au menton et deux aux oreilles — puis, modeste et un peu bougon, disparut, je me suis rappelé « pleine de chants d'oiseaux » ! Depuis soixante ans, M. Charles Koechlin, savant en musiques anciennes, étrangères et inspirateur de toutes les audaces des Six et de l'Ecole d'Arcueil, jongleur de tonalités, comme il fut, en sa jeunesse, à Polytechnique, jongleur de différentielles, enseigne des musiciens, explique leurs œuvres, éperonne leurs curiosités. Pour sa part, il a tant composé que les caisses du *Journal* de M. Paul Léautaud, dont on parle tant, mises à côté des tours de papier réglé qu'il a élevées, feraient pitié. En grande partie, elles sont inconnues. Il n'aime pas, ce bon géant farouche, qu'on s'occupe de lui. Ceux-là, cependant, qui les ont écoutées ou lues en disent la noblesse et la richesse. M. Charles Koechlin est l'âme à la fois autoritaire, inquiète et secrète de notre jeune musique. Ses biographes expliqueront sa modestie ombrageuse, sa réserve, sa pudeur, par sa naissance alsacienne, peut-être, et par son austérité huguenote. Mais expliqueront-ils que nous ne nous soyons pas préoccupés plus tôt de forcer la retraite de ce sanglier ? De l'obliger à prendre son rang et à nous livrer son trésor ?

Enfin, voici de lui un ballet dont les sonorités semblent d'or, comme les mirabelles de son pays. Un ballet dont le dynamisme chorégraphique est si surveillé, les thèmes si ascétiques, le lyrisme si étroitement soumis à la logique et si grave qu'on le nommerait volontiers « ballet contemplatif ». Plutôt qu'une suite de pas, c'est une procession de pensées. Les chants en sont beaux, et vous diriez parfois des phrases de « choral ». Le livret de Mlle Janine Charrat déroule symboliquement l'initiation d'une âme aux « mystères de la vie ». Cette âme s'incarne en Mlle Olga Alexandrowicz, ce qui est un premier bonheur; et elle se nomme, déjà, Fortunata. Princesse bien servie, courtisée, que des bouffons cherchent à distraire, elle s'arrache à sa vie inimitable et se substitue à une douce et pauvre jeune fille, Modeste (Mlle Ustaritz), et s'engage en de symboliques aventures, en un de ces « voyages » instructifs qu'on retrouve dans toutes les cérémonies de mystères, depuis *Eleusis* jusqu'à *la Flûte enchantée*. Elle connaît par des Sirènes les enchantements de la Nature ; l'Océan lui révèle l'infini ; un charmeur d'oiseaux, plus séduisant que Papageno, lui enseigne la douceur de l'amour ; et le peuple des volatiles, en la caressant de ses plumes, l'instruit des voluptés délicates, attentistes...

Elle va traverser un enfer de souffrances en perdant son amant; puis, ce sont des ombres inquiètes, qui lui font connaître la misère, l'angoisse humaine ; peu s'en faut que Fortunata ne glisse à l'existentialisme sartrien. Mais elle échappera à ce péril. Elle rentrera dans son palais, enrichie d'un beau trésor d'expériences, de sagesse et de charité.

On voit avec quel soin, usant de matériaux retrouvés partout, Mlle Charrat a construit son jeune et édifiant livret. De scène en scène, on songe : « J'ai vu cela. » C'est de l'orphisme pour pensionnat ; la philosophie de la bibliothèque bleue. Heureusement, la musique est là, d'un timbre jeune, et qui discourt avec majesté. Le conducteur des troupes d'assaut qui, depuis l'autre guerre, ont attaqué l'antique harmonie, disloqué le langage musical et cherché les rythmes les plus tourmentés a écrit cette partition quasi classique, souvent fauréenne, d'une stabilité, d'un équilibre et d'une transparence sans défaut. J'avoue avoir été surtout sensible à la simplicité linéaire des idées mélo-

diques, à la clarté de leurs évolutions et entrecroisements ; et plus encore à la qualité sonore de l'orchestre... Mais des accents plus vigoureux, une scansion plus énergique, un élan romantique, une vitalité plus riche m'eussent agréablement arraché à ces douceurs sereines.

L'Opéra-Comique, le même soir, redonnait *la Geôle de Reading*, d'Ibert, dont la création, précédée de grèves et d'incidents, n'eut pas l'éclat désiré. La musique de Jacques Ibert a, elle, de l'âpreté ; elle est très libre et très capiteuse. Mais c'est plutôt un poème symphonique qu'un ballet. Elle frémit d'angoisse ; elle a des sursauts, des contractions ; il y coule des bitumes, il en surgit de brusques flammes.

Mais, vraiment, on s'est détendu, on a retrouvé les vraies joies du ballet, quand sonna l'orchestre de Chabrier ; quand on reconnut la *Bourrée fantasque* — écrite d'abord pour le piano, dédiée à Risler, et qu'il jouait comme un dieu — *l'Idylle, Danse villageoise, Sous-Bois* et le *Scherzo Valse*. Enfin, de la gaîté, de l'ironie, du rythme ! Et ces clairs scintillements d'orchestre... C'est par des *Suites fantasques* comme celle-ci que le ballet nous réconcilie avec la condition humaine. Et qu'est-ce donc que nous attendons de lui ?

LE CINÉMA

par DENIS MARION

L'IDOLE

C'EST dans la réalité et non dans le répertoire des trente-six situations dramatiques que Marcel Rivet a pris son scénario. Les Mémoires du manager de Primo Carnera, qui parurent quelques années avant la guerre dans *Marianne*, lui ont fourni un excellent point de départ. On se souvient que celui-ci, définitivement brûlé dans le monde de la boxe, se décida à vendre la mèche et avoua avec un tranquille cynisme qu'il avait mené son poulain jusqu'au championnat du monde (exclusivement), ou à peu près, par une suite ininterrompue de combats truqués. Les adversaires de Carnera furent successivement payés pour se laisser battre. Pour réaliser ce magnifique projet, l'habile manager ne manqua pas d'imagination. Il ne se borna nullement à exploiter un schéma mis au point une fois pour toutes, mais il recourut à toute une série de variantes, allant du simple knock-out à une spectaculaire projection par-dessus les cordes du ring. Avec une merveilleuse inconscience, il plaidait d'ailleurs qu'il n'avait agi ainsi que par amour du sport en général et pour l'amélioration du style pugilistique de son boxeur en particulier. En effet, soutenait-il, un combat dont les péripéties sont minutieusement réglées à l'avance est bien plus spectaculaire que celui où les adversaires cherchent au hasard à se faire le plus de mal possible, et le public, loin d'être volé, en reçoit pour son argent. D'autre part, il paraîtrait que rien n'abîme plus les boxeurs que les coups qu'ils reçoivent : ils en gardent souvent des lésions physiques, et, surtout, leur moral en souffre considérablement. En mettant à l'abri de ce risque un homme qui, à part une taille de géant, n'était nullement doué pour le noble art, son manager réussit à lui faire faire de tels progrès qu'il parvint à gagner le titre mondial (pour ne pas le conserver très longtemps, il est vrai).

DANS « L'IDOLE », LE SYMPATHIQUE YVES MONTAND INCARNE UN JEUNE BOXEUR VICTIME D'UN MANAGER SANS SCRUPULES.

Quoi qu'il en soit, c'était une bonne idée d'imaginer une situation semblable pour renouveler le film de boxe, qui n'a jusqu'ici pas donné grand'chose à l'écran. Tout le poncif des débuts triomphaux du champion disparaissait automatiquement pour faire place à quelque chose d'autre qui rendait le son de la réalité. Par malheur, les auteurs n'ont pas eu le courage d'aller jusqu'au bout. Ont-ils craint l'hostilité des milieux de la boxe, dont le concours leur était indispensable ? Ont-ils épuisé leur audace en se refusant au dénouement heureux et cherché, comme compensation, à ne diminuer en rien la sympathie que doit éveiller le héros ? Toujours est-il qu'ils se sont arrêtés à un compromis bâtard : le manager est le seul « combinard » de l'histoire, et son vertueux poulain ignorera jusqu'à la veille du combat décisif que les précédents étaient truqués. L'invraisemblance de cette situation est son moindre défaut. Car elle nous vaut en plus un conflit cornélien complètement ridicule ; que ce brave garçon un peu sot aille jusqu'au suicide devant la révélation de l'imposture dont il a été l'agent inconscient est insoutenable.

De même, l'adjonction de l'inévitable idylle avec la pure jeune fille et du non moins inévitable roman policier avec assassinat du mouchard ne fait rien gagner à un sujet assez riche pour se suffire à lui-même.

Ces réserves faites, il faut reconnaître que *l'Idole* est de loin le meilleur film français sur la boxe, et qu'il peut rivaliser avec ce que les Américains ont fait de mieux dans ce domaine. Il évite admirablement l'écueil sur lequel presque tous ses prédécesseurs ont sombré. Ici, Yves Montand confirme, après *les Portes de la nuit*, que, sans être un acteur de premier ordre, il sait jouer son personnage et, d'autre part, il possède la musculature d'un champion d'Europe possible. Pour en finir avec l'interprétation, disons qu'Albert Préjean est parfait en manager véreux, Suzanne Dehelly, en secrétaire modèle et Yves Deniaud, en entraîneur.

Le grand mérite du film n'en demeure pas moins une reconstitution fidèle et pittoresque des milieux de la boxe. Le regretté Alexandre Esway, dont c'est le dernier film, avait le goût et le sens de la violence physique. Tout l'entraînement est de premier ordre. Il a réussi à faire passer dans les images cette odeur de corps mâles et jeunes en sueur, cette poussière qui sort des planches d'un vieux ring d'entraînement, cette satisfaction que donne une reposante fatigue physique.

Les combats ne sont pas moins remarquables. Sans doute, par définition, un combat de boxe est photogénique. Mais il faut reconnaître que les montages rapides dessinent avec un mouvement irrésistible la carrière triomphale du futur champion et que le combat final, aux péripéties incertaines, est un morceau de bravoure indiscutable. Yves Montand s'y trouve particulièrement à l'aise et il réussit à traduire, par d'autres effets que ceux du comédien, les sentiments complexes dont son personnage est censé être obsédé.

Serge Eisenstein est mort. C'est une justice à rendre au monde du XX^e^ siècle qu'il a compris la perte irréparable qu'il venait de faire. Eisenstein était à la fois un des quatre génies incontestables que l'écran ait révélés (les trois autres sont Charlie Chaplin, Robert Flaherty et Eric von Stroheim, en tant que metteur en scène) et un des pionniers qui ont fait du cinéma actuel ce qu'il est (à côté de D. W. Griffith, de Victor Sjöstrom, de F. W. Murnau et d'Abel Gance). Bien qu'il ait été un des premiers à discerner que le parlant l'emporterait inévitablement sur le muet et qu'il représentait une forme artistique supérieure, il n'a plus retrouvé après 1930 l'inspiration géniale qui nous avait valu *le Cuirassé Potemkine, Octobre, la Ligne générale, Tonnerre sur le Mexique*. Il reste néanmoins le seul à avoir donné au maniement des masses une valeur épique et l'un des plus grands pour la composition plastique de l'image et la perfection mathématique du montage.

SUPERBAGNÈRES

Mlle Schmidt-Couttet, gagnante du slalom.

Le tremplin de saut.

M. Christian Pineau, ministre des Transports et Communications, remet la coupe à Mme Gignoux.

James Couttet (à gauche) dans la course de descente et Claude F (ci-dessous), vainqueur du slalom.

Photographies

PORCELAINES DE SAXE

Le prix de 106.000 francs (plus de 130.000 francs avec les frais) qui vient d'être réalisé, dans une vente de Me Etienne Ader et de M. Bernard Dillée, par un groupe de deux pigeons en porcelaine de Saxe, décor au naturel, a ranimé un marché qui tendait à s'anémier par manque de belles pièces.

C'était un modèle de Kaendler ; il était par conséquent du XVIIIe siècle et il avait fait partie de la célèbre collection Armand Esders, dispersée le 20 juin 1941 : on l'avait alors payé 10.000 francs.

Si l'on compare les deux prix, on conviendra que le dernier n'est pas exagéré. L'exemple est typique : d'une façon générale, les porcelaines de Saxe de la meilleure époque, c'est-à-dire du XVIIIe siècle jusqu'à Marcolini, sont encore relativement bon marché, tandis que celles du XIXe sont parfois trop chères.

Avant la guerre, on faisait une distinction très marquée entre les saxes anciens et les saxes modernes. La production de Marcolini, qui se place à la fin du XVIIIe, était à peine plus cotée que ces derniers.

Pendant la guerre le goût s'est perverti, les connaisseurs ayant laissé la place à une clientèle nouvelle dépourvue de connaissances ou trop pressée d'investir le papier-monnaie en valeurs réelles, quelles qu'elles soient.

Au cours de la saison 1943-1944, une jardinière d'époque Napoléon III, avec deux candélabres supportés par des têtes d'éléphants, le tout du plus mauvais goût, a été adjugée 200.000 francs, tandis qu'une charmante pendule d'époque Louis XV, formée de deux statuettes de seigneur et jeune femme, montait à 100.000 francs. Il faut ajouter que les deux pièces étaient ornées de bronzes ciselés et dorés, mais que ceux de la seconde étaient beaucoup plus finement travaillés que les autres.

Cette confusion entre deux époques si diverses de qualité, sans parler de certains secrets de fabrication perdus et d'un manque d'imagination qui fait que les modernes se sont souvent contentés de répéter les modèles anciens, n'a fait que s'accentuer par la suite,

Groupe de deux pigeons en porcelaine de Saxe, modèle de Kaendler (XVIIIe siècle), hauteur : 23 centimètres, adjugé 106.000 francs par Me E. Ader ; expert, M. B. Dillée.

et actuellement il arrive que les saxes de la décadence réalisent des prix plus élevés que ceux de la période où tout était création et raffinement d'exécution.

Cependant, si ceux du XVIIIe siècle sont de plus en plus rares, ils sont encore à des prix abordables. Dans une autre vente de Me Etienne Ader, avec MM. Damidot et Lacoste, il y en avait huit : deux ravissants sucriers couverts quadrilobés, à décor de bouquets de fleurs en léger relief et en couleurs, ont fait 13.000 francs, et quatre élégantes coupes rondes à fond gaufré, décorées en couleurs et or de fleurs, fruits, légumes et volatiles, 12.000 francs ; mais on a pu aussi emporter pour 1.000 francs une statuette de Muse et pour 900 francs une statuette de Minerve, toutes deux polychromes et or, d'une grâce plus discrète, mais non moins imprégnée de cet esprit délicieux qui, jusqu'en Saxe, répandait l'influence prestigieuse de la cour de France.

André Fage.

PETITES CHRONIQUES

Le livre que vous devez avoir lu si vous vous intéressez à...

LA GUERRE 1939-1940

Général de La Laurencie, *les Opérations du IIIe corps d'armée en 1939-1940* (Lavauzelle, 186 pages). Monographie critique des opérations du 10 mai au 27 juin, sous la forme d'un journal de marche, complété par de nombreuses notes de service. L'auteur n'explique pas seulement les mobiles stratégiques du repli ; il signale sans ménagement les défaillances de tous ordres dont il a été le témoin : déficit de l'armement, carence de certains chefs, propagande défaitiste, entraves apportées par les autorités civiles à l'exécution de sa mission, etc.

L'HISTOIRE DE RUSSIE

Estat de l'Empire de Russie et Grand-Duché de Moscovie 1606, par le capitaine Margeret (Edition du Genêt, 142 pages). Réédition d'un ouvrage rare qui fut, en son temps, une révélation. L'auteur exerça en Russie le commandement d'une compagnie de cavaliers du tsar Boris Godounov, puis devint conseiller du roi de Pologne. Il avait appris en Russie la langue du pays « et une infinité de choses concernant les lois, les mœurs et la religion ». Or, nous dit-il, « la Russie n'est pas un pays libre auquel on puisse entrer et s'informer de telle ou telle chose, puis en sortir ; tout y est si secret qu'il est fort difficile d'apprendre la vérité d'une chose si on ne l'a vue de ses propres yeux... C'est la nation la plus défiante et la plus soupçonneuse du monde ».

Prosper Mérimée, *Histoire du règne de Pierre le Grand ;* introduction et notes par Henri Mongault et Maurice Parturier (Editions Louis Conard, 350 pages). « Ce sauvage-là était bien plus fort qu'on ne l'est à présent. Voilà un homme qui avait de la suite dans les idées ! » Réunion d'articles publiés par Mérimée dans *le Moniteur universel, l'Athenaeum français* et, surtout, *le Journal des savants*, « recueil très agréable, dit Mérimée, car, n'ayant pas de lecteurs, il ne trouve pas de critiques ». Il utilise l'histoire du tsar par un auteur russe, Oustrialov, « qui est une bête, mais a lu tous les documents relatifs à son héros », et la relation du capitaine Margeret. Analysant les singularités de la vie russe, Mérimée se demande si l'indifférence sceptique du vieux monde ne constitue pas un danger redoutable pour l'Europe.

L'HISTOIRE D'ISRAËL

Marcel Braunschvig, *le Vrai Visage d'Israël de Jésus à Hitler* (Editions du Chant Nouveau, 384 pages). « Restituer à la pleine clarté du jour le vrai visage d'Israël », tel est le but de l'auteur, qui évoque les souffrances et les persécutions de ses coreligionnaires depuis deux mille ans, la permanence spirituelle du judaïsme et l'héritage qu'il a légué au monde actuel. Des origines de la pensée juive au sionisme, son livre fait revivre tout le drame de la Dispersion. Il nous apprend qu'il y avait 4 millions et demi de Juifs lors de la destruction de leur Etat, un million et demi lors de l'expulsion d'Espagne au XVe siècle, 10 millions et demi au XIXe siècle et près de 16 millions (dont 1.800.000 à New York) à la veille de la seconde guerre mondiale. Il évalue le bilan des massacres auxquels celle-ci a donné lieu à 6 millions d'êtres (90.000 en France sur 300.000).

Albert Mousset.

A TRAVERS LES GALERIES

La Galerie Drouant-David expose une série d'œuvres importantes de Pajetta. Cet Italien, né près de Milan d'une famille d'artistes, est un esprit indépendant. Après être passé par l'Académie Brera de Milan, il travaille comme illustrateur et affichiste. Mais, en 1936, il vient résider en France. Attiré tout d'abord par l'art des cubistes, il découvre, à la suite de Picasso, de Braque, de Gris, l'abstraction. Toutefois, son lyrisme et son expressionnisme naturels ne peuvent s'astreindre à ces théories purement spéculatives. Possédant un sens décoratif indéniable en même temps qu'une certaine forme d'humour, il se sent dès lors pris par un primitivisme qui marque désormais son œuvre.

Comme Utrillo, l'anecdote, le pittoresque l'enchantent ; il peint avec une certaine naïveté, mais celle-ci n'est pas feinte, il s'y mêle toujours ce goût humoristique dont nous parlions plus haut.

Deux périodes sont caractéristiques chez Pajetta. Une période harmonieuse et nuancée, où tout est délicatesse de tons ; une *Plage*, œuvre pleine de poésie et de rêve, nous paraît révélatrice de cette manière : un ciel rose, une mer grise, un sable jaune verdâtre, où des parasols mettent leurs taches légèrement plus vives. Sa seconde période, contrastée celle-là, avec des formes définies par un cerne sombre et volontaire, fait réapparaître chez lui l'esprit graphique. Il se laisse aller à son lyrisme, à son exaltation primitive de la couleur, à son humour : ses *Gares* sont typiques de cet état d'esprit.

Mais rien ne parle davantage qu'un portrait ; aussi, celui du peintre par lui-même résume-t-il toutes ses angoisses, tout son talent, tout son rêve...

« La nature, mon cher, il n'y a encore que ça ! » me disait Georges d'Espagnat le jour du vernissage de son exposition à la Galerie de l'Elysée. Et il ajoutait : « Chacun suit sa voie, celle qui lui est tracée. Certains ont une nature portée vers l'abstraction, d'autres idéalisent, moi, je regarde la nature. Dans la vie, il faut savoir choisir ; moi, j'ai su opter. »

Et, en entendant ces paroles sages tandis que je regarde les œuvres de d'Espagnat accrochées tout autour de nous, je saisis encore davantage la vérité de la tradition.

Lorsque d'Espagnat peint un nu, il le peint dans l'atmosphère ambiante, tout palpitant de vie, et n'éprouve pas le besoin de l'évoquer par quelques lignes géométriques savamment combinées selon une théorie dans un univers qui nous est inconnu. Un paysage, pour lui, c'est un ciel où courent des nuages, c'est une eau miroitante, ce sont des arbres, des maisons, c'est une soirée triste d'automne ou une matinée ensoleillée de printemps. Un portrait, c'est la représentation physique et morale d'un être qui nous livre une part de son secret. Enfin, Georges d'Espagnat est un simple, et il se penche non sur des problèmes complexes, mais sur la seule nature, qu'il analyse d'abord et qu'il peint en poète ensuite. C'est une sorte de François d'Assise qui, dans sa sérénité et dans sa délicatesse, traduit avec tout son amour les humbles fleurs que Dieu a créées ; assemblées en bouquets, il leur donne cette vie émotive qui est le charme de sa peinture, faite de sincérité.

Roger Vieillard expose toute une série de gravures originales à la Galerie Billiet-Caputo. Ses illustrations pour le *Discours de la méthode* marquent notamment l'apogée de son talent. Il possède l'ampleur et la vision équilibrée, mais non dénuée de rêve, d'un Piranèse. Il analyse, épure, et son métier, souple, vibrant et puissant, contribue à créer un art grand tout pénétré du mystère des formes et d'une profonde intellectualité.

Maurice Sérullaz.

COURRIER THÉATRAL

Docteur Hinterland, de M. Jean Josipokici, au théâtre des Noctambules, nous permet de saluer d'excellents acteurs, M. Lucien Nat et Mlle Jandeline, déjà fort appréciés dans *le Fleuve étincelant*. Il s'agit d'un psychiatre qui se laisse prendre au charme d'une de ses malades, Janik, fort bien campée par la gracieuse Francine Bessy. Or, ledit psychiatre était l'amant de sa collaboratrice, Servanne-Jandeline, qui croit ne penser qu'à la science et découvre un peu tard que la femme aussi parle en elle. Cette erreur d'appréciation lui vaudra un méchant coup de revolver de Janik. Le côté psychiatrique — parfaitement étudié — de l'affaire déborde un peu ici sur le drame humain, mais il n'est pas douteux que M. Josipokici a de réelles qualités d'auteur dramatique. Son ambition appelle la sympathie, son dialogue est solide, serré, et *Docteur Hinterland* mérite mieux qu'un succès d'estime. On attendra sa prochaine manifestation avec la plus bienveillante curiosité.

BIBLIOGRAPHIE

La Vie des aliments

« Un individu qui naît, grandit, se développe et travaille a besoin de s'alimenter pour subsister... Comment les aliments pourvoient-ils à ces nécessités ? » C'est ainsi que débute l'ouvrage de Giuseppe Tallarico : *la Vie des aliments* (traduction de Christian Gamor). L'auteur va ensuite passer en revue tous les aliments nécessaires à l'activité du corps humain. Il ne néglige pas les plus connus et les plus essentiels, tels l'air et l'eau, qui jouent un rôle primordial dans notre vie. Viennent ensuite le lait, les œufs, le pain, le vin, l'huile, les fruits et les légumes. On voit que si l'auteur ne se cantonne pas strictement dans les aliments d'origine végétale, il néglige volontairement l'alimentation carnée, pour prendre, ainsi que l'indique le titre d'un de ses chapitres, la défense du végétarisme. (Ed. Denoël.)

Histoire

Dans un ouvrage qui « se défend par son absence d'ennuyeuse érudition », selon la juste parole de René Grousset dans sa préface, Serge Laurac nous retrace la belle histoire des Croisades. *Le Roi sans diadème* (Hachette) est un livre qu'il faut lire pour se délasser et pour s'instruire. La première croisade se déroule, sous nos yeux émerveillés, depuis ce 27 novembre 1095 où le pape Urbain II prêcha à la foule de Clermont, jusqu'à l'établissement du royaume franc de Jérusalem. A la parole de Pierre l'Ermite, on quittait tout, selon la maxime évangélique, pour voler vers le tombeau du Christ, aux mains des Infidèles. L'élan de foi et d'amour du peuple fut magnifique, mais, malgré son ardeur belliqueuse, les Turcs eurent vite raison d'une armée hétéroclite. Par contre, les soldats des armées lorraine, normande, méridionale et italienne, bien entraînés et excellement commandés, furent victorieux. Un grand nom domine toute cette épopée, celui de Godefroy de Bouillon, duc de Basse-Lorraine, puis « avoué du Saint-Sépulcre ».

LES VENTES

HOTEL DROUOT

OBJ. DE BEL AMEUBLEMENT 18e s. Gravures. Tableaux anciens. Sculptures. Vase pâte t. Sèvres. **Meubles, Sièges.** Mobilier salon garni tapisseries. **Import. tapisseries Beauvais, Gobelins.** Salles 5-6, vente 12 mars (Expo. 11). **Me ADER** et **BAUDOIN** - Exp. : **MM. Rousseau, C. & T. Catroux, Max-Kann, Dillée.**

BELLES ESTAMPES ANCIENNES du XVIe au XIXe s. Expert : **M. Rousseau.** H. Drouot Sal. 10 — Vente les 10 et 11 mars Exp. le 9 — **Me BAUDOIN.**

GALERIES

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye, MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK,

GALERIE JEAN DE RUAZ
31, avenue de Friedland
MONTÉZIN
6 au 20 MARS

GALERIE LUCY KROHG
10, place Saint-Augustin
J.-E. SAILLAND
CORRÈZE - MAROC

PERMO

Traitement Général des EAUX

Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

LA REINE PÉDAUQUE
Tastevin en main
RESTE OPTIMISTE
Restaurant-Bar Bourguignon
6, rue de la Pépinière — Paris.
Près gare St-Lazare - Ouv. tous les jours.

M. et V.

LA BROSSE SOUPLE QUI PASSE PARTOUT

Très solide et d'une longue durée, la brosse FLEXA, épousant toutes formes par sa monture souple, permet un nettoyage irréprochable.

Demandez notice gratuite N° 24

LA BROSSE FLEXIBLE **FLEXA** A MONTURE EN CAOUTCHOUC

GROS :
8, rue Rouvet
PARIS (19e)

EN VENTE PARTOUT

PYRENE

Protection contre L'INCENDIE

Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

C.C.C. COMPTOIR CONFECTION CAOUTCHOUC

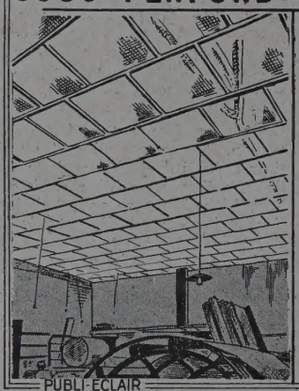
Sur un imperméable
C.C.C.
la pluie frappe... sans entrer
35 à 41 Bd Haussmann Paris
Vêtements pour tous sports
gaines. Soutien-gorge. Hygiène
Tapis - Caoutchouc industriel - etc

Jacquet-Duberry
- MEUBLE -
- INSTALLE -
- DÉCORE -
en **ANCIEN** et en **MODERNE**
Exécute tous travaux sur commande.
46, rue de Naples. LAB. 68-57. 14 à 19 h.

OPÉRA 22-97
Georgette Léné
haute Mode
22, R. GODOT DE MAUROY

PIDAULT, Armurier - BOCHOT, succr
42, rue de l'Arcade, Paris-8e - Tél. : Anj. 36-20

SOUS PLAFOND "VITREX-MENOZ"



(préfabriqués)

ÉTÉ = FRAICHEUR
HIVER = CHALEUR

•

Meilleure diffusion de la lumière, Suppression de la condensation et des poussières, etc...

•

Écrire : **VITREX-MENOZ, 27, rue Drouot - PARIS-9e,** qui transmettra à son concessionnaire-installateur régional.

PUBLI-ECLAIR

DAHLIAS MODERNES
Les plus belles variétés connues
Catalogue Franco N° 96
Pépinières Bachelier-Charvot
à CHATEAUROUX (Indre)

OFFICIERS MINISTÉRIELS

ADJUDICATION

1er avril 1948, au Port-St-Hubert, Plouër-s-Rance (C.-d.-N.), **D'UNE PROPRIÉTÉ** aud. lieu bord. mer prox. Dinan, Dinard. St-Malo, dite « villa Urgèle », compr. mais. de r.-d.-ch. de 3 p., ét. de 3 p. et cab. de toil., gren., cave s. partie; jard. devant, dép., puits; autre jard. en face s'étendant jusqu'à chemin condt à la mer. Cont. tot. 1.100 m2 env. Dt à particip^{on}. État dans trav. intérieurs restant à faire. Lib. procht. M. à Px : 350.000, dont 250.000 imm. et 100.000 indemté. Pr vis. sur pl. mardi, jeudi, samedi et pr renseigts, Étude de Me **CRESPEL,** notaire à Rennes.

Bretelles Ceintures Cravates
FILVER
68-74, rue Désiré - SAINT-ÉTIENNE (Loire)

GUÉRIR par l'ÉLECTRICITÉ

Rhumatismes, sciatique, lumbago, névralgies, troubles de la circulation, hémorroïdes, varices, fatigue, etc., maladie du cuir chevelu et de la peau sont rapidement soulagés par la méthode

" FLUVITA "
à la portée de tous.

Démonstration au SALON DES ARTS MÉNAGERS - Stand 6 B. - Galerie Nord.
Demander brochure-notice **FLUVITA**
7, rue Marceau
PRÉ-St-GERVAIS (Seine) - Nord 19.65

LE **PROCHAIN** NUMÉRO DE

France
ILLUSTRATION
LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

La deuxième partie de
SAVROLA
Roman inédit de
WINSTON CHURCHILL

LE RETOUR
Pièce en 3 actes de P.-M. RICHARD

PARAITRA LE **15 MARS**

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.
L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et de la collection de «France-Illustration littéraire et théâtrale».
L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.
L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et la collection complète de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.250	2.650	2.750	3.150
6 mois . . .	1.125	1.325	1.375	1.575

ÉTRANGER :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.800	3.300	3.450	3.950
6 mois . . .	1.400	1.650	1.725	1.975

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois.

France et Colonies . . . Un an **400 fr.**
Étranger . . . . . Un an **500 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.
Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de **10** fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES, 4e trimestre 1945 : **4 fr.**; 1er semestre 1946 : **8 fr.**; 2e semestre 1946 : **8 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

Utilisez dès maintenant les titres de l'Emprunt libératoire du Prélèvement en souscrivant aux Emprunts des Groupements de Sinistrés

Vos souscriptions à ces Emprunts peuvent être effectuées pour un tiers en titres de l'Emprunt libératoire, pour les deux autres tiers en espèces.

25

POULET PÈRE & FILS
MAISON FONDÉE EN 1747

PROPRIÉTAIRES & NÉGOCIANTS
BEAUNE · BOURGOGNE

sept générations de probité commerciale

Nous vous présentons notre *CAISSE FAMILIALE* :
4 St-Aubin 1er cru bl. 43 - **3 Meursault** bl. 43 - **5 Savigny** Clos des Guettes rge 43 - **5 Santenay** rge 43 - **4 Gevrey-Chambertin** rge 43 - **4 Beaune du Bicentenaire** rge 43 - 2 Bourgogne mousseux bl. - 1 Vieux Marc - 2 apéritifs rge et bl.
30 BOUTEILLES : 9.700 fr.
(franco paiement à la commande.)
POULET Père et Fils, BEAUNE - C. C. P. 225-70
15 BOUTEILLES : 5.200 fr. (franco même assortiment).

Le Directeur-Gérant :
GEORGES OUDARD.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 1er trimestre 1948.
Imprimeur n° 53.